

La rue aux Laines

et ses demeures
historiques

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

36



Rédaction et recherche iconographique
Jacques van Wijnendaele
et Anne de San pour l'asbl « Quartier des Arts »

Comité de lecture et coordination
Anne Deckers, Thierry Wauters
Cabinet du Secrétaire d'État Willem Draps
Dominique Pauchet, Ode Goossens
Direction des Monuments et des Sites

Relecture
Martine Maillard
Direction des Monuments et des Sites

Remerciements

Nous tenons à remercier MM. Geoffroy Coomans de Brachène, Jacques Lemerrier, Henri Sempo et le Cercle d'Histoire de Bruxelles ainsi que les Archives de la Ville de Bruxelles, la Bibliothèque royale Albert I^{er}, l'Institut royal du Patrimoine artistique, les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique pour l'aide qu'ils nous ont apportée.

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite; g = gauche

Région de Bruxelles-Capitale, Marcel Van Hulst et Alfred de Ville de Goyet: couverture, 4, 5, 10, 13, 17, 20, 23, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 41 (b), 42, 43, 46, 48; Institut royal du Patrimoine artistique: 14, 16(b), 19, 39; Bibliothèque royale: 2, 6, 15, 16(h), 41 (h); Le Patrimoine monumental, Bruxelles: 11, 12, 45; Collection Jacques Lemerrier: 1, 31, 44; Collection Alain Camus: 26(b); Archives d'Architecture moderne: 9; Archives de la Ville de Bruxelles: 24.

Graphisme: La Page - Photogravure et impression: Poot Printers - Distribution: Altera Diffusion

© Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites
C.C.N. - rue du Progrès, 80 - 1035 Bruxelles - Tél: 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL: D/2004/6860/005

La rue aux Laines

et ses demeures historiques

Jacques van Wijnendaele et Anne de San

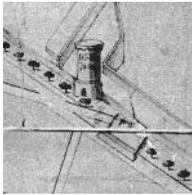


L'URBANISATION D'UN QUARTIER	2
LA RUE DES PETITS CARMES	7
L'HÔTEL D'EGMONT-ARENBERG, UN SURVIVANT	14
LE PARC D'EGMONT	26
UN ENSEMBLE 1900	28
DE LA RUE DU GRAND CERF À LA RUE DES QUATRE BRAS	30
LES DEMEURES SEIGNEURIALES DE LA RUE AUX LAINES	32
L'HÔTEL DE MERODE-WESTERLOO	37
LES HÔTELS VOISINS ET LEUR SORT	47

L'urbanisation d'un quartier

Avant le XVI^e siècle, le quartier semble avoir été essentiellement rural. En témoigne le nom «aux Laines» qui provient, dit-on généralement, de la laine que les industriels de la draperie faisaient sécher sur ce flanc de colline longtemps peu habité. En réalité, le nom de «Pré aux Laines» ou *Wollendriesch* s'appliquait uniquement à l'emplacement situé entre la porte Louise, la rue du Grand Cerf et la place Poelaert, près de l'actuel Palais de Justice. La rue qui y conduisait a été appelée «rue du Pré aux Laines» ou *Wollendrieschstraet*.

Curieusement, cette rue fut également nommée, dans les actes anciens, «rue du Seigneur» ou *s'Heerenstraet*. Cette appellation pourrait révéler son rôle politique. En effet, elle aurait pu assurer la liaison militaire entre le château du Coudenberg, la porte de Hal et la tour, appelée la Grosse Tour, à l'emplacement de l'actuelle place Louise (F). Il semble qu'un tracé, composé d'un dispositif de talus et

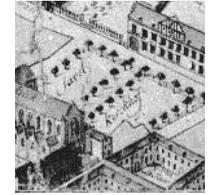


(F)

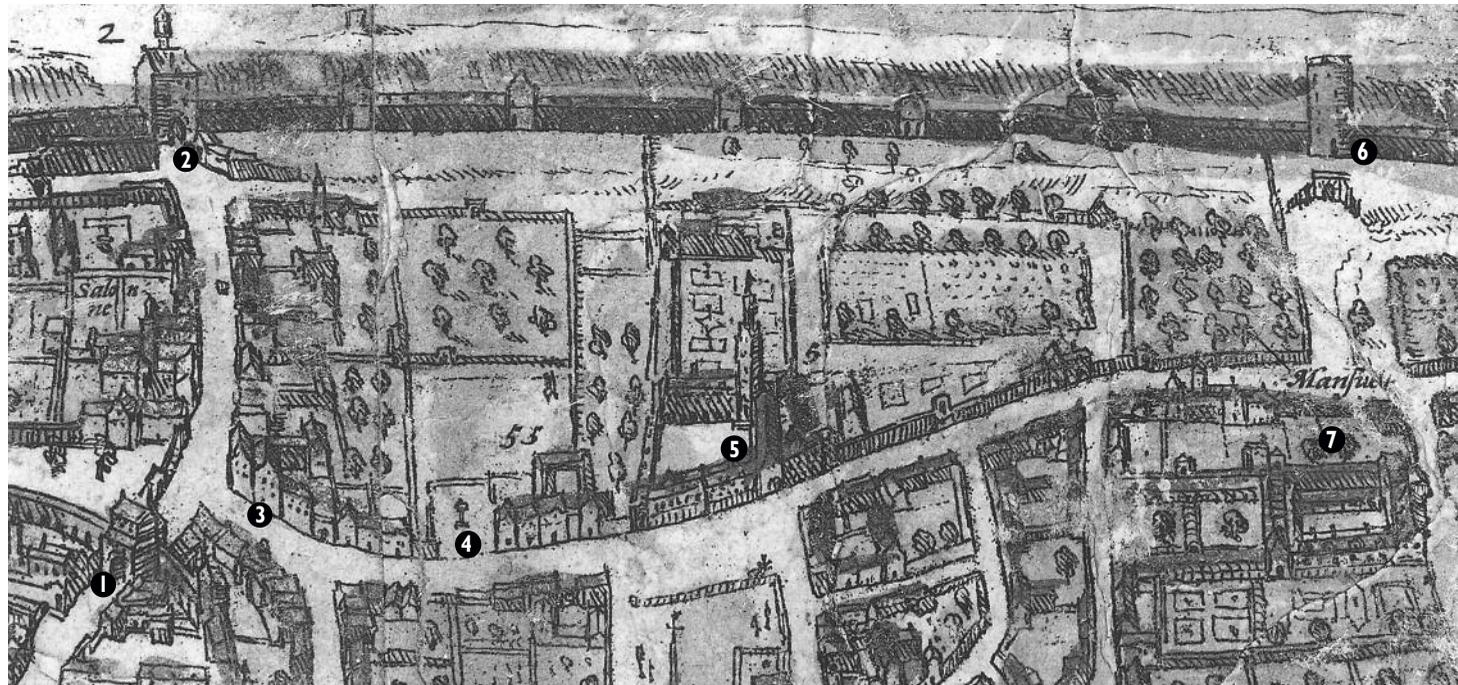
de fossés, appelé «hamède», ait déjà existé au XIII^e siècle pour compléter le système défensif de la première enceinte.

La véritable urbanisation commença au XVI^e siècle avec la construction des hôtels de Françoise de Luxembourg, de Mansfeld et d'autres familles nobles. Résidence principale des ducs de Bourgogne, Bruxelles devint, avec leur descendant Charles Quint, la capitale officielle de cet empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Les hôtels des grandes familles, groupés sur le Coudenberg, allaient essaimer sur la colline autour du palais ducal. Le destin aristocratique de cette artère était ainsi écrit pour plusieurs siècles. Aujourd'hui, la rue relie perpendiculairement deux axes rayonnants qui passent par le centre. La rue de Namur, continuation de la rue de Flandre, constitue l'axe est-ouest alors que l'ancienne voie romaine de la rue Haute qui se prolongeait par la chaussée de Haecht forme l'axe nord-sud.

Le Petit Sablon était jadis occupé par le cimetière de l'hôpital Saint-Jean, consacré en 1289 sur un terrain vague (S). Bien que les inhumations au milieu d'un quartier habité provoquaient de plus en plus de protestations, elles ne furent définitivement supprimées qu'en 1706.



(S)



Sur cette gravure de Bruxelles en 1572, on observe les deux portes de Namur, de la première (1) et de la seconde (2) enceinte, l'hôtel de Jauche (3), l'emplacement de celui de Culembourg marqué par la colonne expiatoire (4), la tour octogonale (5) du palais d'Egmont, la Grosse Tour (6) et l'hôtel de Mansfeld (7).

En longeant ce cimetière pour entrer dans la rue aux Laines, on apercevait sur la gauche une ruelle qui montait vers le rempart, la *Holstraete* ou «rue Creuse». De nos jours, elle se trouverait à l'intérieur du palais d'Arenberg, face au trottoir du *Roy d'Espagne*. La fontaine publique nichée à cet endroit dans la façade du palais d'Egmont disparut en 1850. Les autres chemins n'étaient également que des impasses aboutissant à la deuxième enceinte, comme les actuelles rues du Grand Cerf et des Quatre Bras. Dans la rue des Petits Carmes, la comtesse de Vinchant de Gondreuil créa, en 1843, une voie d'accès pour lotir sa propriété: l'actuelle rue du Pépin, qui ne sera prolongée jusqu'au rempart que plus tard car son voisin, le comte de Pestre, enrichi dans le commerce avec l'Inde, s'était opposé au plan de percée.

Le parc d'Egmont, jardin public et ancien parc du palais, s'étend dans l'îlot situé entre le palais lui-même, la rue aux Laines, la rue du Grand Cerf et le boulevard de Waterloo où il forme une oasis de verdure et de paix. Il est accessible de trois côtés: par le passage de Milan au boulevard de Waterloo, par la rue du Grand Cerf et par le passage Yourcenar rue aux Laines. Avant l'installation des Affaires étrangères



La maison dite *Le Roy d'Espagne*.

au palais d'Egmont, il existait un accès entre le Sablon et le boulevard de Waterloo, par la cour d'honneur et le passage de Milan.

Le parc était jadis clôturé le long de la rue aux Laines, dans le prolongement du palais de Françoise de Luxembourg, par un mur en briques construit vers 1560 et abattu après l'incendie qui détruisit cet hôtel en 1892. Sa disparition permit l'élargissement de la rue. À la place du mur et de l'hôtel de Luxembourg furent construites, d'un seul tenant, vingt-six maisons formant un ensemble de style éclectique. Il s'agit d'un exemple exceptionnel d'urbanisation du début du XX^e siècle.

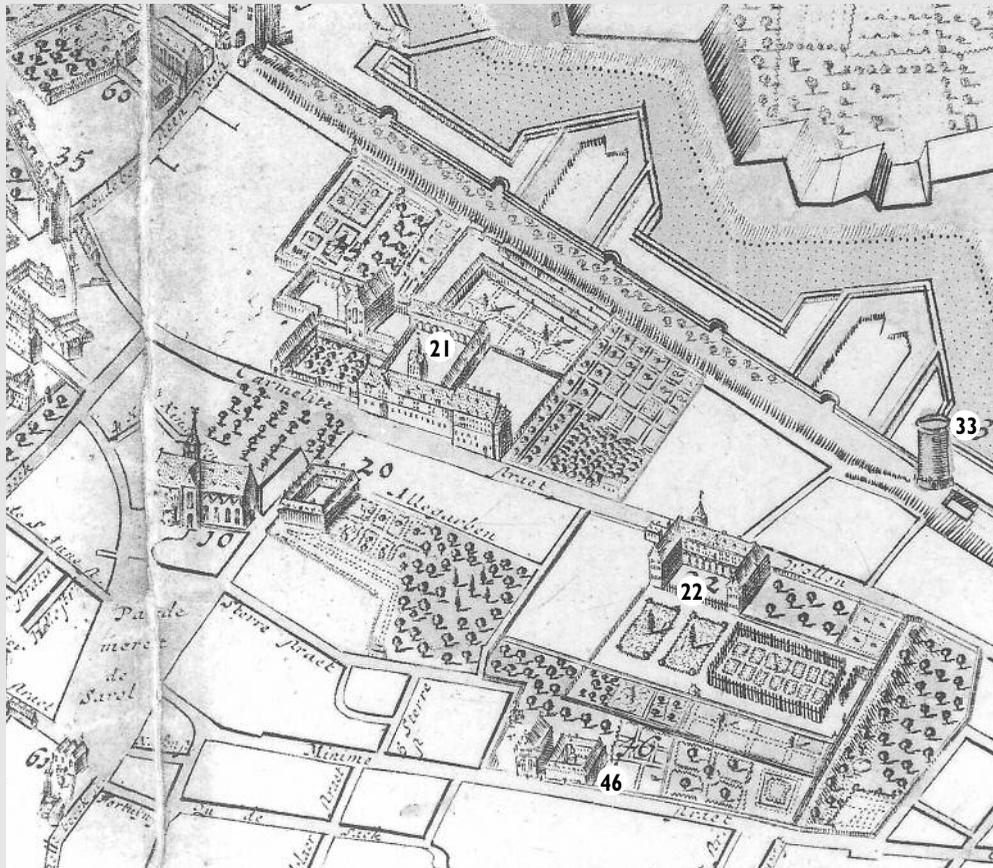
Entre la rue du Grand Cerf et la rue des Quatre Bras, un gigantesque ensemble de bureaux fut réalisé en 1956 par l'architecte Jacques Obozinski (1890-1981) pour le ministère des Affaires étrangères. À l'abandon depuis des années, il a été l'objet de plusieurs projets de démolition-reconstruction qui ont avorté.

La construction du Palais de Justice et de la place Poelaert a bouleversé le quartier et notamment les jardins de l'hôtel de Merode. Les autorités communales souhaitaient que le Palais de Justice soit complètement dégagé, ce qui nécessitait de nouvelles expropriations mais, malgré le soutien actif de Léopold II, l'État ne réalisa pas complètement ce projet. Les accès au Palais de Justice furent aménagés en prolongeant la rue de la Régence au-delà du Sablon et en élargissant la rue des Quatre Bras. Cette dernière, ancienne impasse du Cygne, débouchait sur le boulevard de Waterloo à l'endroit de sa percée sur les anciens remparts. Depuis la fin des années 1950, un tunnel autoroutier déverse ses flots de voitures et confirme définitivement la coupure de la rue aux Laines.



Une partie des maisons 1900 entre le palais d'Egmont et le passage Yourcenar.

La rue des Petits Carmes



Plan de 1711. On y distingue le palais d'Egmont (n° 21), l'hôtel de Merode (n° 22), la Grosse Tour (n° 33) et le couvent des Minimes (n° 46).

La rue aux Laines, dont le tracé n'a guère changé au cours des siècles, s'étend du Petit Sablon à l'hôpital Saint-Pierre, la création de la place Poelaert ayant provoqué une rupture irrémédiable dans son parcours. Antérieurement déjà, l'habitat était complètement différent d'un côté et de l'autre de la place. La partie aristocratique de la rue s'étendait jusqu'à la rue des Quatre Bras; au-delà, la rue s'enfonçait dans la haute Marolle à l'habitat modeste.

Les fantômes du passé

À l'angle de la rue de Namur, en venant de la place Royale, s'élevait jadis la porte de Namur de la première enceinte, imposant ouvrage militaire du XI^e siècle (R). À cet endroit (A), au XVI^e siècle, le chevalier Pierre Boisot, membre du Conseil des finances et trésorier de l'Ordre de la Toison d'Or, édifia sa demeure qui devint ensuite la maison des pages de la Cour, puis une académie où l'équitation et l'escrime étaient enseignés aux jeunes nobles. Du même côté de la rue des Petits Carmes, à l'endroit où viennent d'être construits les bureaux du ministère des Affaires étrangères, se trouvaient, au XIX^e siècle, les *Auberges de Londres*, de *l'Aigle Noir* et du *Cheval Blanc* ainsi que la rue appelée «Montagne des Quatre Vents» (T) dans laquelle convergeait la partie supérieure de deux rues, celle de Ruysbroeck qui suivait la première enceinte, et celle de Bodenbroeck, venant du Sablon. Ces deux rues s'arrêtent maintenant à la rue de la Régence. Mais c'est l'autre côté de la rue des Petits Carmes qui fut au cœur de la tourmente lors des troubles du XVI^e siècle. Successeur de Charles Quint, son fils Philippe II exerça le pouvoir à partir de Madrid. Les anciennes possessions de Bourgogne, qui comprenaient la Belgique, le Grand-Duché de Luxembourg et les Pays-Bas actuels, furent agitées par des revendications politiques et surtout religieuses. Les principaux seigneurs du pays demandèrent alors la liberté de conscience à la gouvernante, Marguerite de Parme, demi-sœur du roi. Ce qui fut appelé le «Compromis des nobles» fut suivi du pillage anarchique des églises. Le roi envoya le duc d'Albe pour rétablir l'ordre dans ses provinces. Partisan de la manière forte, celui-ci fit exécuter les comtes Lamoral d'Egmont et Philippe de Hornes, mais ne put empêcher la révolte du Nord qui, après des dizaines d'années d'une guerre impitoyable, devint un pays indépendant et protestant: les Pays-Bas. Au cours de ces événements, trois hôtels seigneuriaux de la rue des Petits Carmes jouèrent un rôle important: l'hôtel de Jauche, celui de Culembourg et celui d'Egmont. Entre la rue de Namur et la rue du Pépin, se dressait la maison de Jauche (B). Ce nom provenait de son premier propriétaire, Jean Cotereau, seigneur d'Assche, de Molenbais et de Jauche, dont la



(R) (A) (T) (B)

famille connut une fortune rapide. Son destin commença avec Robert Cotereau, médecin du duc de Bourgogne qui, en se jetant devant l'ennemi à la bataille de Monthléry, sauva Charles le Téméraire et fut sacré chevalier sur le champ. C'est dans cet hôtel que logea, à son arrivée à Bruxelles, le duc d'Albe. C'est là aussi que le comte d'Egmont fut arrêté puis conduit à la prison et à la mort. À côté de l'hôtel de Jauche s'étendait, dans son opulente splendeur, l'hôtel de Culembourg, appelé aussi la maison de Gaesbeek du fait de son ancienne appartenance à une branche de la famille de Hornes : les comtes de Houtekerke, seigneurs de Gaesbeek (C). Des événements dramatiques s'y déroulèrent. D'abord la mort, en 1548, du comte Maximilien de Buren, l'un des meilleurs généraux de Charles Quint, qui avait réussi, deux ans auparavant, à mener auprès de l'empereur à travers toute l'Allemagne les renforts indispensables venus des Pays-Bas. Sa mort fut aussi mémorable que ses exploits militaires. Apprenant de son médecin, André Vésale, que sa fin était proche, il ordonna d'être conduit dans la grande salle de son hôtel. Entouré de ses amis et gentilshommes, l'épée au côté et arborant le collier de la Toison d'Or, il but en une rasade, à la santé de l'empereur, le « vin de l'étrier et de la mort » et s'effondra. L'hôtel était cependant aussi destiné à la grande histoire. En 1556, Martin de Hornes le vendit à Florent de Pallant, comte de Culembourg, lequel menait un train princier dans ses résidences d'Utrecht et de Bruxelles. Cinquante valets parcouraient les couloirs, les écuries abritaient une centaine de chevaux. L'hôtel lui-même était impressionnant avec sa cour, ses jardins et une trentaine de salles dont la plus grande permettait de faire asseoir près de trois cents convives. Tant de luxe ne cachait pas les opinions politiques et religieuses du maître des lieux. Marié à une protestante, Florent avait renoncé à la religion catholique et militait en faveur de la liberté de conscience. N'aurait-il pas, à ce que disaient ses ennemis, donné le Saint-Sacrement à manger à son perroquet? Toujours est-il qu'il ne craignait pas d'organiser chez lui des prêches protestants. La situation devenant dangereuse, il quitta la ville en mai 1565 avec Louis de Nassau et cent cinquante gentilshommes à cheval pour se retirer dans son comté. Il ne revit jamais Bruxelles, mais son hôtel devint le symbole de la rébellion et le centre de ralliement des nobles opposés à la politique royale. C'est là que, le 4 avril 1566, Hornes, Brederode, Nassau, Mansfeld et d'autres



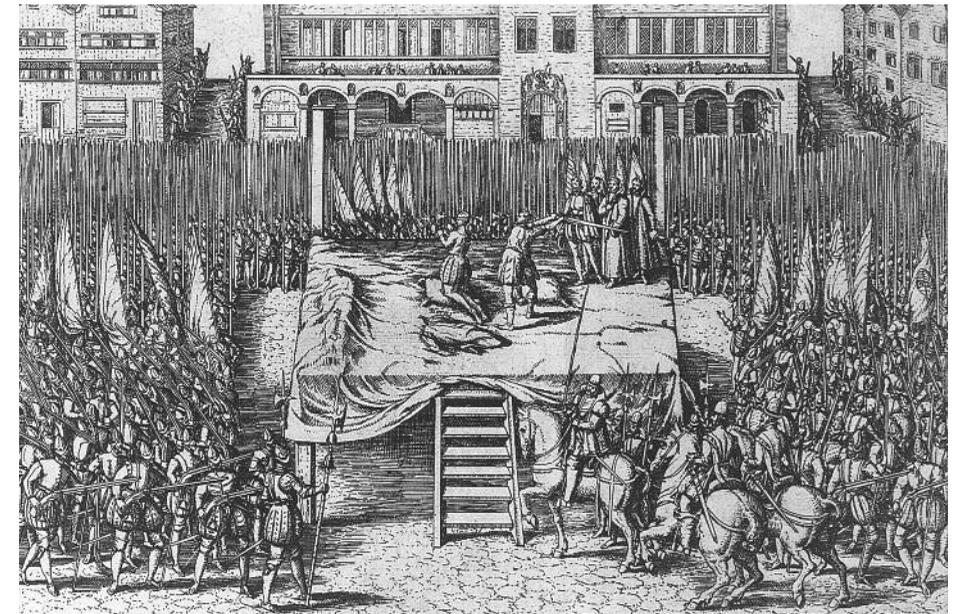
(C)

seigneurs signèrent le fameux « Compromis des nobles » rédigé par Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde. Le lendemain, le document fut remis cérémonieusement au palais et, le même soir, un grand dîner réunis les confédérés à l'hôtel de Culembourg. Traités de « gueux » par un conseiller de la gouvernante, ils s'en vantèrent dans le charivari des agapes, prirent pour devise « fidèles au roi jusqu'à la besace » et, en signe de dérision, se munirent de besaces et d'écuelles de mendiants. Ce dîner célèbre, qui tenait à la fois de la farce estudiantine et de la révolution, fut à l'origine de bouleversements sans fin, à commencer par l'arrivée du duc d'Albe qui fit détruire l'hôtel et ériger à cet endroit une colonne expiatoire aujourd'hui disparue.

Quant au troisième hôtel – celui d'Egmont dont il sera question plus loin – fut la résidence du comte Lamoral d'Egmont, la plus célèbre victime de la répression espagnole.

Tout comme la révolution qui connut là ses premiers jours, la destruction de l'hôtel de Culembourg marqua un tournant dans l'histoire de la rue ainsi que dans celle des anciens Pays-Bas et de l'Espagne. Qu'est devenu ce site marqué de souvenirs? La comtesse de Vinchant de Gondreul et le comte de Pestre y résidèrent. L'hôtel de Romerswael ou celui de Sart s'élevèrent également sur les lieux.

Exécution des comtes d'Egmont et de Hornes sur la Grand-Place par ordre de Philippe II d'Espagne, le 5 juin 1568. Gravure d'époque.



Ministère des Affaires étrangères sous le régime hollandais, cet hôtel abrita, à l'indépendance de la Belgique, l'intendance générale de l'armée, puis la Cour des Comptes. Une partie du terrain « maudit » de l'hôtel de Culembourg fut affectée à l'écurie des mulets de la Cour, puis aux hussards de la garde des gouverneurs généraux et, enfin, aux gendarmes. En 1846, l'école militaire d'équitation qui occupait les lieux brûla, boutant le feu à la Cour des Comptes voisine et à ses archives. Mais la plus grande partie du terrain de l'hôtel de Culembourg fut consacrée à une œuvre pieuse. Au début du XVIII^e siècle, elle fut cédée par les archiducs Albert et Isabelle aux Carmes réformés (ou déchaussés) pour y construire leur couvent et leur église. Face au protestantisme des Pays-Bas, de l'Angleterre et du Nord de l'Allemagne, le pays était devenu le rempart d'un catholicisme militant, revigoré par le concile de Trente et par des ordres nouveaux comme les Petits Carmes, plus ermites que moines, dont les pieds nus – d'où le nom de Carmes déchaussés – témoignaient de l'ascétisme. L'emplacement, « souillé » par la révolution et l'hérésie, rasé sur ordre du roi, fut ainsi symboliquement rendu au catholicisme. L'église, séparée de la rue par une grille et une cour plantée d'arbres, contenait des tableaux de Rubens. Le jardin, protégé par un mur et qui s'étendait jusqu'aux remparts, était orné d'un bassin décoratif aux eaux jaillissantes ainsi que de retraites dédiées à sainte Catherine et saint Onuphre.

La Révolution française chassa les moines et provoqua la démolition de leur couvent qui fut remplacé par la prison civile pour hommes. En 1848 on y joignit une prison pour femmes construite en style néogothique par l'architecte Dumont, auteur de l'église Saint-Boniface, rue de la Paix à Ixelles. On y annexa également le terrain voisin qui avait servi à l'écurie des mulets de la Cour.

Dans ces vastes bâtiments carcéraux passèrent quelques prisonniers de marque. En 1828, de Potter, un ami de Stendhal, bien oublié aujourd'hui, qui souhaitait une Belgique indépendante et républicaine, y fut emprisonné car il avait critiqué le roi Guillaume I^{er}. Pour avoir tiré sur Rimbaud, le poète français Paul Verlaine y passa un mois avant d'en passer dix-huit dans les geôles montoises. En 1895, l'établissement pénitentiaire, désormais inutile suite à la construction de la prison de Saint-Gilles, fut rasé et l'emplacement occupé par la caserne Prince Albert.

Ici se trouvait l'hôtel de Culembourg que le duc d'Albe fit abattre. Un couvent, une prison et une caserne occupèrent successivement le lieu.



LA CASERNE PRINCE ALBERT

La façade de la caserne des Grenadiers rappelle l'architecture militaire baroque avec notamment ses bossages rustiques au rez-de-chaussée. La façade est marquée par deux pavillons d'angle et par le porche d'entrée central, tous trois en léger ressaut et surmontés d'un fronton triangulaire. Deux grosses colonnes engagées encadrent l'entrée principale, surmontée d'un entablement et d'un fronton courbe brisé au cartouche sculpté qui porte le blason et la devise de la Belgique. À l'étage en grès rosé, le tiers inférieur des fenêtres est garni de vitraux décorés d'une grenade surmontée d'une flamme, allusion aux Grenadiers casernés jadis en ces lieux. Aux extrémités de cette imposante façade, les ailes, de style renaissance, se font moins sévères. Ainsi, un caractère plus civil s'affirme dans le vocabulaire architectural par l'arrondi du mess des officiers et la coupole à l'angle de la rue du Pépin. L'aile droite fait elle aussi un heureux raccord avec le palais d'Egmont.





Dans la cour de la caserne Prince Albert, qui est reproduite ici avant les dernières transformations, subsiste l'aile du fond dont l'oculus était jadis orné d'une horloge.

La rue des Petits Carmes aujourd'hui

On aperçoit de nos jours, à l'est, à l'angle de la rue de Namur, une maison néoclassique, puis un immeuble de rapport de 1908 dû à l'architecte G. Charle. La façade symétrique de trois travées est accentuée par une travée médiane composée d'un oriel surmonté d'un balcon. Plus haut, la corniche est interrompue par une large fenêtre de toiture dans le plan de la façade. Sur un rez-de-chaussée de pierre bleue, les deux étages sont revêtus d'un parement en briques grises, des motifs géométriques en briques jaunes et blanches aux allèges et l'alternance de pierre blanche et d'assises de brique grise aux encadrements des fenêtres participent au décor polychrome qui, avec les éléments en fer forgé de la porte d'entrée et l'ensemble de la composition architecturale, est un bon exemple d'Art nouveau géométrique.

Le site entre cet immeuble et la rue du Pépin fut démoli en 2000 pour permettre la construction du consulat de Grèce, dessiné par l'atelier d'architecture Serge Roose.

La caserne Prince Albert, imposante construction achevée en 1907, fut celle des Grenadiers. À l'origine, l'architecte Geerling avait construit deux ailes perpendiculaires à la rue pour loger la troupe. L'architecte J.-J. Van Ysendijck ajouta, pour fermer la cour, deux ailes parallèles à la rue : l'imposant bâtiment à front de rue qui abrite aujourd'hui le Club international Prince Albert et l'aile du fond, dite de l'Horloge ou Dubreucq, qui comporte deux ailes de trois travées et deux niveaux encadrant un pavillon. Celui-ci est précédé d'une large terrasse à laquelle on accédait jadis par un escalier monumental en pierre bleue à deux révolutions et décoré d'un monument à la mémoire des grenadiers. Ce dernier a été entreposé dans la caserne Sainte-Anne et l'escalier démonté gît sur place. La cour intérieure, agrandie par la démolition des deux ailes latérales perpendiculaires, fut vendue en 1977 à la Société nationale du Logement et revendue ensuite à des investisseurs. Elle fait actuellement l'objet d'un triple projet immobilier incluant, au centre, un immeuble de logements, à gauche une extension du Ministère des Affaires étrangères et, au fond, la réhabilitation de l'aile de l'Horloge.

L'autre côté de la rue des Petits Carmes a été démoli jusqu'au n° 49 et reconstruit par le bureau d'architecture Jaspers pour le ministère des Affaires étrangères. Il s'agit d'un vaste complexe postmoderne en pierre blanche, décoré de pierre grise et de marbre vert.

Le n° 51 est constitué d'un hôtel de maître néoclassique dessiné par Tilman-François Suys pour le duc Prosper-Louis d'Arenberg. Sur un haut soubassement en pierre bleue, la façade en pierre blanche se développe avec sobriété. Les trois niveaux sont séparés par un cordon et les fenêtres sont rectangulaires, de format décroissant en s'élevant vers la balustrade qui termine la façade. Seule l'imposte de la porte cochère est en plein cintre.



Le n° 49 offre un exemple intéressant d'immeuble Art Déco. En 1941, l'architecte Devadder conçut cinq travées et six niveaux en briques jaunes, caractéristiques de l'époque et soigneusement appareillées. L'étroite travée du centre donne un élan vertical accentué par la haute fenêtre qui éclaire la cage d'escalier. De part et d'autre, l'horizontalité est marquée par les fenêtres dont le seuil est formé d'un cordon de pierre bleue se prolongeant sur toute la travée, en léger ressaut, et délicatement arrondi vers l'axe médian.

L'hôtel d'Egmont-Arenberg, un survivant

Les initiatives d'une femme

En haut du Petit Sablon, la *Holstraete* ou rue Creuse, aujourd'hui disparue, faisait face au trottoir du *Roy d'Espagne*. La maison qui en formait l'angle appartenait jadis au roi des hérauts de la Toison d'or, Thomas Ysaac, et était ainsi appelée «la maison et l'héritage de Toison d'or». La *Holstraete*, la maison de Toison d'or et tous les terrains voisins furent modifiés au début du XVI^e siècle par les projets architecturaux de Françoise de Luxembourg, princesse de Gavre, qui fut à l'origine du développement du quartier. Son mari, le comte Jean d'Egmont, d'origine frisonne, chambellan de Charles Quint, fut, comme tant de nobles, homme de guerre au service de l'empereur. En 1527, il commanda la cavalerie légère du royaume de Naples et du duché de Milan. Après sa mort, sa veuve voulut se construire une résidence à Bruxelles et, à partir de 1532, acquit du terrain au coin de la rue aux Laines et de la *Holstraete*. L'année suivante, elle y fit construire une maison d'environ vingt-deux mètres de façade, située dans l'axe de la voirie actuelle qui est aujourd'hui d'une largeur double de celle d'autrefois. Cette résidence, appelée plus tard petit hôtel d'Egmont ou hôtel de Luxembourg, a complètement disparu (E).



(E)

Un long mur prolongeait le petit hôtel de Luxembourg et séparait le parc de la rue aux Laines. Il fit place, au début du XX^e siècle, aux 26 maisons qu'on y voit aujourd'hui.



Après la construction, Françoise continua sa politique d'acquisition en direction du haut du Petit Sablon, déterminant ainsi l'assiette foncière et l'avenir de l'hôtel d'Egmont puis d'Arenberg. Elle acheta en 1547 la maison située de l'autre côté de la *Holstraete*, qui appartenait à Charles de Lalaing, puis trois autres terrains voisins. Comme ses nouvelles possessions englobaient désormais la *Holstraete*, elle en obtint la privatisation moyennant des servitudes qui consistaient par exemple à permettre l'évacuation des immondices et des eaux du rempart. En cas de guerre, la ruelle devait être rouverte pour permettre l'acheminement des troupes vers la muraille.

Le fils de Françoise de Luxembourg, le célèbre Lamoral d'Egmont, grand capitaine, vainqueur des troupes françaises en 1557 à Saint-Quentin et l'année suivante à Gravelines, fit construire son propre hôtel, sans doute en 1560, à côté de celui de sa mère (D). Cet hôtel, l'actuel palais d'Egmont, plus haut et plus large que celui de Luxembourg, contenait, dans la cour intérieure, une tour octogonale à toiture pointue et fut dénommé *grand hôtel d'Egmont*. Quant à l'ancienne *Holstraete*, elle disparut au cours des travaux et fut remplacée par une maison dite de jonction qui fit la liaison entre les deux hôtels, celui de Françoise rue aux Laines et celui de son fils Lamoral au Petit Sablon.

La résidence avait grand air avec sa tour gothique, sa cour intérieure et son vaste terrain où l'on trouvait jardins, vergers, annexes, écuries et même une ménagerie. On a gardé ainsi le souvenir d'un singe qui, ayant fui la propriété et s'étant réfugié dans une tour de l'enceinte, y terrorisa les sentinelles. Le dessin de l'hôtel construit par Lamoral demeure aujourd'hui encore dans le tracé de la grande cour d'honneur, dont la façade à front de rue a cependant disparu. Seule subsiste l'aille du fond de la cour. Le reste du grand hôtel fut transformé en 1752, puis au XIX^e siècle. L'hôtel de Françoise de Luxembourg disparut dans un incendie en 1892.

Après la mort tragique de Lamoral, ses biens furent confisqués puis restitués en 1576 lors d'une tentative de réconciliation – la Pacification de Gand – entre le roi, les catholiques et les protestants. Le dernier descendant des Egmont, Procope-François, laissa en 1707 comme héritier un neveu, fils de Marie-Claire d'Egmont et du duc de Bisaccia, qui ne résida jamais à Bruxelles. Sa sœur avait épousé le duc Léopold d'Arenberg.



Lamoral d'Egmont, gouverneur et capitaine général des Flandres, édifia le grand hôtel au Petit Sablon.



(D)

Les d'Arenberg

Après avoir été créé et habité par les Egmont, l'hôtel passa ainsi dans les mains de nouveaux propriétaires, les d'Arenberg. Comme tant d'autres lignages aristocratiques, ceux-ci étaient venus à Bruxelles au temps des ducs de Bourgogne. L'intérêt de Léopold d'Arenberg pour le palais d'Egmont se manifesta graduellement. En 1729, il loua le grand hôtel puis, en 1737, le petit hôtel. Ensuite, il les acheta tous les deux.

Le nouveau propriétaire fut un grand personnage de la monarchie autrichienne. Membre du Conseil d'État, il participa au gouvernement de nos provinces pour le compte de l'impératrice Marie-Thérèse. Homme de guerre, il fut blessé à la sanglante bataille de Malplaquet, livrée contre Louis XIV, et se distingua dans les campagnes contre les Turcs. Homme du monde, séduisant et cultivé, il fut familier du gotha parisien. Il fréquenta la société du Temple à Paris et protégea aux Pays-Bas Jean-Baptiste Rousseau et les jansénistes. Son fils Charles (1721-1778), lieutenant Feldmaréchal, continua la tradition militaire de la famille. Il participa de façon brillante à la guerre de Sept Ans et fut blessé en 1760 à Torgau au service de l'impératrice.

Illustres visiteurs

Au cours de son histoire, le palais a vu passer des hôtes de marque. Christine, reine de Suède, y séjourna de février à septembre 1655. Elle avait abdicqué et voulait se convertir au catholicisme. Reçue en grande pompe à Bruxelles au palais impérial, elle souhaitait fuir les rigueurs de l'étiquette et se retrouver libre dans sa propre demeure. Ainsi logea-t-elle au palais d'Egmont avant de se rendre à Rome.

Le poète Jean-Baptiste Rousseau, banni de France en 1712 pour avoir composé des vers diffamatoires et satiriques, fut un des hôtes du palais. À la demande d'Eugène de Savoie, le duc d'Arenberg hébergea ce poète aujourd'hui bien oublié.

Le marquis de Prié, représentant le gouvernement autrichien à Bruxelles, entra dans la ville en 1716, entouré d'un superbe cortège; il s'installa au palais d'Egmont en prenant en location les deux hôtels. Bien que peu brillante, sa cour fut illustrée en 1717 par le passage du tsar Pierre le Grand qui soupa en musique dans la grande salle, parmi la haute noblesse.



L'étrange et fantasque
Christine de Suède.

Le poète Jean-Baptiste Rousseau aurait
habité cette maison aujourd'hui disparue.



En 1729, le ministre de France à Bruxelles, Chaillon de Joinville, y donna une mémorable réception à l'occasion de la naissance du Dauphin. Pour l'occasion, la façade fut garnie de six mille lampions. Il disait de l'hôtel que c'était «la maison la plus propre pour donner une grande fête.»

Louis XV, en campagne militaire dans les Pays-Bas autrichiens, logea au palais d'Arenberg pendant quelques jours en 1746, puis une vingtaine de jours l'année suivante.

Métamorphoses d'une maison princière

Au cours du XVIII^e siècle, le palais de Lamoral fut complètement transformé et remis au goût du jour. Dès son achat par Léopold d'Arenberg, les travaux débutèrent. Servandoni (1695-1766), né à Florence, auteur de la façade de Saint-Sulpice à Paris, membre de l'Académie de France, actif en France mais aussi en Allemagne, en Angleterre et au Portugal, dirigea le projet. La plus grande partie du grand hôtel fut démolie à l'exception de l'aile du fond. La maison de

Inspiré du style Louis XIV, le portail
d'entrée du palais d'Egmont fut construit
au milieu du XVIII^e siècle.



jonction, entre le petit et le grand hôtel, fut rebâtie à la fin du XVIII^e siècle et l'intérieur transformé en chapelle. Mgr Pecci, nonce apostolique et futur pape Léon XIII, qui habita le quartier dans les années 1843-1846, vint y dire souvent la messe.

Sous la Révolution, les d'Arenberg quittèrent le pays et Bouteville, commissaire du gouvernement révolutionnaire, logea au palais mis sous séquestre comme bien appartenant à un émigré. Les propriétaires se rallièrent cependant à l'Empire et le récupérèrent. Le duc Louis Engelbert (1750-1820), devenu aveugle dans un accident de chasse, prêta serment de fidélité à la Constitution et devint membre du Conseil général du département de la Dyle, puis comte d'Empire en 1808. Son fils Prosper-Louis (1785-1861) épousa une cousine de l'impératrice Joséphine, Stéphanie Tascher de la Pagerie, et leva, pour la grande armée, un régiment de chevaux légers belges. Après la révolution de 1830, le duc fut un des premiers aristocrates belges à se rallier au nouveau régime. En 1840, il offrit, en grand cérémonial, un bal aux nouveaux souverains, le roi Léopold I^{er} et la reine Louise-Marie.

L'hôtel connut de nouvelles transformations au XIX^e siècle. Une extension d'importance eut lieu avec la démolition en 1812 du couvent des Carmes dont le préau ou cour d'entrée fut vendu en 1805 au duc d'Arenberg. Sur ce terrain, à gauche de la cour d'honneur et à front de la rue des Petits Carmes, fut achevée, en 1837, la construction du petit hôtel d'Arenberg, propriété du prince Paul puis du duc Prosper. L'aile gauche de la cour d'honneur fut construite, fermant ainsi l'ensemble sur trois côtés. Les princes d'Arenberg y abritèrent leur prestigieuse collection d'art. Le duc Prosper-Louis transforma l'intérieur de l'aile du fond de la cour d'honneur dans les années 1820. La rénovation complète du palais fut l'œuvre de l'architecte T.-F. Suys de 1832 à 1837. Il construisit le manège et termina ainsi la «cour du Sanglier» qui s'ouvrait sur les jardins. Par contre, son projet néoclassique visant à transformer la façade sur le Sablon, resta lettre morte. C'est à cette époque que le duc acquit les terrains qui s'étendaient jusqu'au récent boulevard de Waterloo. Il y construisit de nouvelles écuries et le passage de Milan.

Le palais connut une dernière modification au début du siècle suivant. Le petit hôtel, mélange de gothique et de Renaissance propre à nos régions, était resté pratiquement inchangé. Le pignon et le balcon avaient été enlevés, mais on y remarquait toujours le décalage de la



façade avec celle du grand hôtel construit en retrait. Ce témoignage des temps passés disparut en 1892 dans un gigantesque incendie qui détruisit aussi l'aile sud du grand hôtel et la maison de jonction. Avec la disparition de la résidence de Françoise de Luxembourg, c'est une des maisons les plus vénérables de la ville qui s'en allait en fumée. Toute la première partie de la rue aux Laines changea dès lors de physionomie. Car, si l'aile sud et la maison de jonction furent reconstruites, le petit hôtel ne le fut pas. Le duc céda une bande de terrain à la ville afin de procéder à l'élargissement de la rue. Dès lors, les façades de la rue aux Laines s'alignèrent sur l'hôtel d'Arenberg. En ce début de XX^e siècle, l'hôtel d'Arenberg connut de somptueuses fêtes, notamment la «Kermesse flamande» tenue dans les jardins du palais en 1904 ou la «Soirée artistique» de 1902 qui vit soudain entrer dans la grande salle de bal l'automobile du prince Albert convertie en corbeille de fleurs. Des membres de la famille royale assistèrent à ces fêtes et de nombreuses têtes couronnées passèrent également au palais tel, en 1910, Guillaume II, empereur d'Allemagne.

La maison de jonction fut reconstruite en forme concave pour laisser la place à une fontaine publique qui disparut dans les années 1850.



L'aile au fond de la cour d'honneur du grand hôtel d'Egmont est un exemple unique d'architecture Renaissance italienne à Bruxelles.

L'hôtel d'Arenberg fut acquis par la Ville de Bruxelles en 1918 après que le duc eût été privé de ses avoires. Après deux nouveaux incendies, en 1927 et 1959, il fut revendu à l'État en 1964, réaménagé en 1966-1971 par l'architecte H. Van Kuyck et affecté au ministère des Affaires étrangères. Après avoir logé les d'Egmont, les d'Arenberg, la reine Christine et Louis XV, il accueille les chefs d'État et les ministres en conférence à Bruxelles.

Le palais d'Egmont aujourd'hui

Tel qu'il se présente aujourd'hui, l'hôtel d'Egmont-Arenberg est centré sur la cour d'honneur qui s'ouvre sur le Petit Sablon. Le portail d'entrée – construit de 1759 à 1762, encore inspiré par le style Louis XIV et dessiné par Servandoni – se compose de deux imposants pilastres symétriques en pierre bleue. Ils se terminent par un entablement surmonté d'un socle où repose une torchère soutenue par

deux *putti* et sont prolongés par un mur courbe couronné d'une balustrade. Une grille remplace la façade du bâtiment de jadis.

Le fond de la cour est occupé par l'aile est construite au milieu du XVI^e siècle. Sa conception générale s'inspire du palais Granvelle, modèle de la Renaissance aujourd'hui disparu et se réfère à Serlio, même si les détails des proportions et des moulurations s'écartent des principes de celui-ci. Le bâtiment en briques, grès lédien et pierre bleue, de neuf travées, délimitées par des colonnes engagées, se compose d'une galerie inférieure, jadis ouverte, et d'un étage percé de fenêtres à fronton triangulaire. Les deux niveaux sont séparés par un entablement classique saillant, décoré de métopes et de triglyphes sur la frise. Plus tard, cette aile fut aménagée par Servandoni et restaurée en 1837 par T.-F. Suys qui ajouta la balustrade et l'attique. Elle abritait la bibliothèque, redécorée en 1822 par François Rude pour le plafond et par son épouse, Sophie Frémiet, pour les peintures

d'allégories sur les lambris Directoire. Elle contenait environ 20.000 livres, des vases étrusques et des statues pompéiennes. À l'étage, la salle de bal, refaite en 1825 en style Régence, est appelée aujourd'hui la Galerie des glaces.

Imitant la façade du fond de la cour, l'aile gauche, dite hôtel du Prince Paul, fut érigée de 1834 à 1837 d'après les plans dessinés par T.-F. Suys en 1830. Elle fut conservée en l'état mais des pilastres y remplacèrent les colonnes. Cette aile comportait, au rez-de-chaussée, la galerie de sculptures et, à l'étage, la galerie de tableaux. À l'occasion du mariage du duc Englebert-Auguste, dans les années 1860, de grands salons en style Louis XIV remplacèrent la galerie des sculptures. Actuellement, l'aile abrite des bureaux du ministère des Affaires étrangères. La façade à rue, vers le Sablon, est constituée du pavillon d'angle et d'une travée en ressaut à bossages.

En 1906, Octave Flanneau construisit huit travées identiques aux quatre existantes de l'aile droite et en fit l'entrée principale du palais. Il y plaça un escalier monumental inspiré du célèbre escalier des ambassadeurs de Versailles, imaginé par l'architecte Le Brun et détruit au XVIII^e siècle. Une première travée d'entrée, conçue comme une galerie voûtée, mène à l'escalier à double révolution. La cage d'escalier est revêtue de marbres chatoyants où dominent le bleu et le rouge, mis en valeur par la dorure des chapiteaux des pilastres et des moulures de la large gorge du plafond. Celle-ci est rehaussée, aux angles, par des figures et des motifs décoratifs en haut relief. L'inauguration de cet ensemble se fit en présence de l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, et de son épouse. En haut du grand escalier, dans l'antichambre au plafond mouluré, doré et décoré aux écoinçons de *putti* rutilants en stuc, un portrait du roi Léopold I^{er} par Henry Geefs accueille les visiteurs. Perpendiculairement à cette aile se trouvaient « les appartements de Leurs Altesses ». Suite aux diverses transformations et aux nombreux incendies, ne subsistent que l'antichambre, le salon vert décoré de tapisseries de D. Leyniers (milieu du XVIII^e siècle) et un autre salon donnant sur le parc d'Egmont, tous trois restaurés de 1966 à 1971.

Les trois façades symétriques de la « cour du Sanglier » datent de 1831 à 1837 et sont dues à T.-F. Suys. Enduites et peintes, elles offrent une ordonnance néoclassique avec, au centre de l'aile principale, un fronton sur quatre colonnes et, à chaque extrémité, un pavillon à



À l'arrière du palais, la « cour du Sanglier » donne sur le parc d'Egmont.

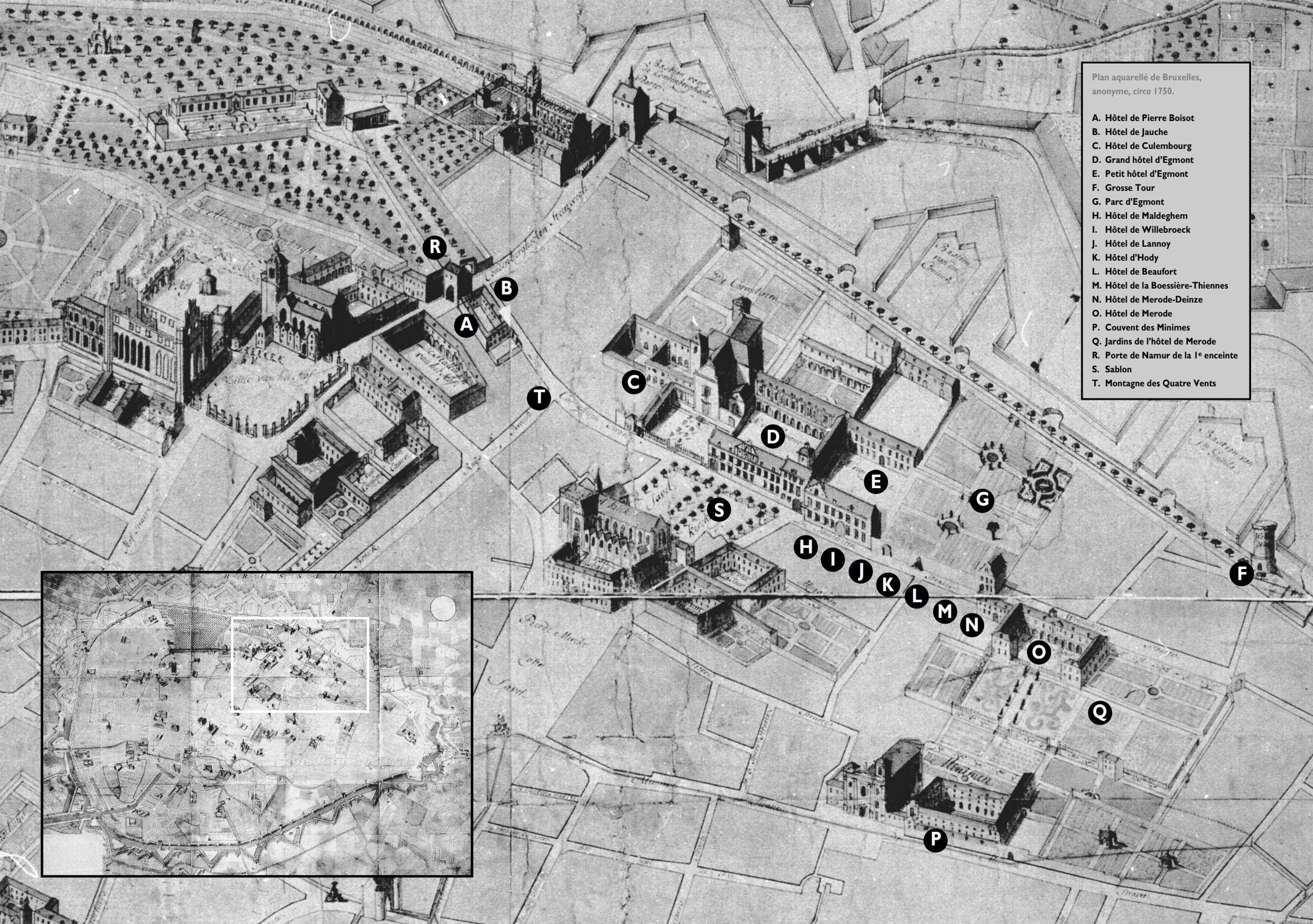
fronton triangulaire coiffant trois baies en plein cintre. Un haut sou-bassement à bossages plats porte le bel étage. Le toit à la Mansart est percé de lucarnes à fronton triangulaire. L'aile du fond a été en partie occupée, de 1759-1762, par le quartier dit français. Elle abrite les salles à manger, décorées de cinq tapisseries de Bruxelles de la fin du XVI^e siècle illustrant le roman de Tristan et Yseult.

L'intérieur de l'aile droite a été entièrement remodelé par l'architecte H. Van Kuyck de 1966 à 1971 pour transformer l'ancien manège en centre de conférences internationales.

Parallèlement à cette aile droite, plus loin vers le boulevard de Waterloo, la remise en briques de deux niveaux et de seize travées sous bâtière, est datée de 1769 par les ancrs de la façade et est due à l'architecte Cambier. Perpendiculairement à ces anciennes remises, les écuries, édifiées en 1830 par T.-F. Suys sur un plan en U en briques et pierres bleues, présentent une façade sur le boulevard de Waterloo. Cet espace fut aménagé en 1999 pour accueillir les locaux de l'Institut supérieur de l'Étude du Langage des Arts plastiques.

Plan aquarellé de Bruxelles, anonyme, circa 1750.

- A. Hôtel de Pierre Boisot
- B. Hôtel de Jauche
- C. Hôtel de Culembourg
- D. Grand hôtel d'Egmont
- E. Petit hôtel d'Egmont
- F. Grosse Tour
- G. Parc d'Egmont
- H. Hôtel de Maldeghem
- I. Hôtel de Willebroeck
- J. Hôtel de Lannoy
- K. Hôtel d'Hody
- L. Hôtel de Beaufort
- M. Hôtel de la Boessière-Thiennes
- N. Hôtel de Merode-Deinze
- O. Hôtel de Merode
- P. Couvent des Minimes
- Q. Jardins de l'hôtel de Merode
- R. Porte de Namur de la 1^e enceinte
- S. Sablon
- T. Montagne des Quatre Vents



Le parc d'Egmont



La statue de Peter Pan du parc d'Egmont est un des six exemplaires de l'original.



(G)

Le prince de Ligne, diplomate et homme de lettres de la fin du XVIII^e siècle.



Le terrain de la propriété de Françoise de Luxembourg et de son fils comprenait un petit et un grand jardin d'agrément Renaissance, un verger, des potagers et un petit bois. Ces jardins furent mis au goût classique «à la française» d'après les plans établis de 1759 à 1762 par l'architecte G.N. Servandoni. Vers 1820, au moment du démantèlement des enceintes, la propriété fut agrandie jusqu'au boulevard de Waterloo et, en 1830, T.-F. Suys réorganisa le parc et nivela le terrain pour obtenir une continuité entre la «cour du Sanglier» et le reste de la propriété (G).

En 1901, l'architecte Edmond Galoppin fut chargé de redessiner les jardins pour les transformer en parc paysager à l'anglaise. Le verger et le potager disparurent, mais un tennis fut aménagé près de l'orangerie. À l'exception de celui-ci, le parc d'Egmont présente aujourd'hui le même aspect qu'à cette époque. Devenu propriété de la Ville de Bruxelles en 1918, il fut ouvert au public et, depuis le rachat du palais par l'État, une grille fut placée pour séparer le parc public du jardin de la «cour du Sanglier». Le parc est constitué de pelouses, d'allées sinueuses, de massifs arbustifs et d'arbres de hautes futaies, comme un arbre aux écus, un tulipier, un platane d'Orient, un chêne d'Amérique, un cèdre du Liban, un frêne pleureur et deux chênes Turner – cette espèce rare est aussi appelée chêne vert.

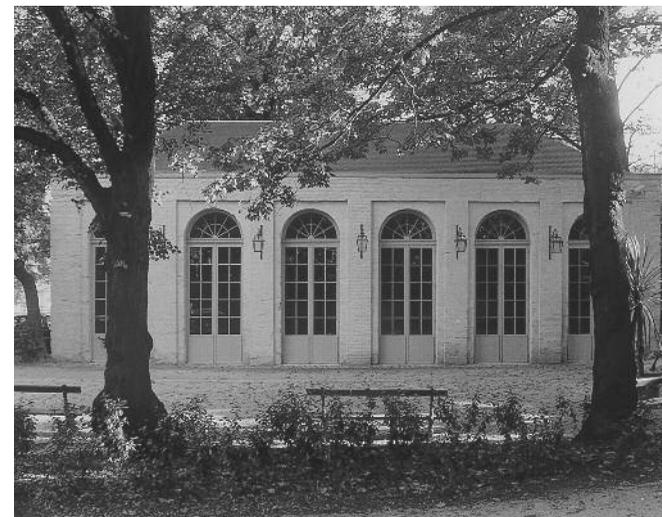
Sous terre, comme il se doit, la glacière est déjà mentionnée dans un acte de 1752. L'orangerie, qui date de 1830-1839, a été construite par T.-F. Suys pour le duc Prosper-Louis d'Arenberg. Il s'agit d'un simple bâtiment rectangulaire couvert par un toit à croupes et percé à l'ouest d'une grande porte cochère surmontée d'un oculus. Du côté de la rue du Grand Cerf, six colonnes ioniques de granit de la fin du XVIII^e siècle, placées sur un muret de brique en exèdre, ont été récupérées des ruines de la maison de jonction après l'incendie de 1892.

Le *Grote Pollepel* est un puits du XV^e siècle, situé jadis à l'emplacement de la rotonde de la galerie Ravenstein.

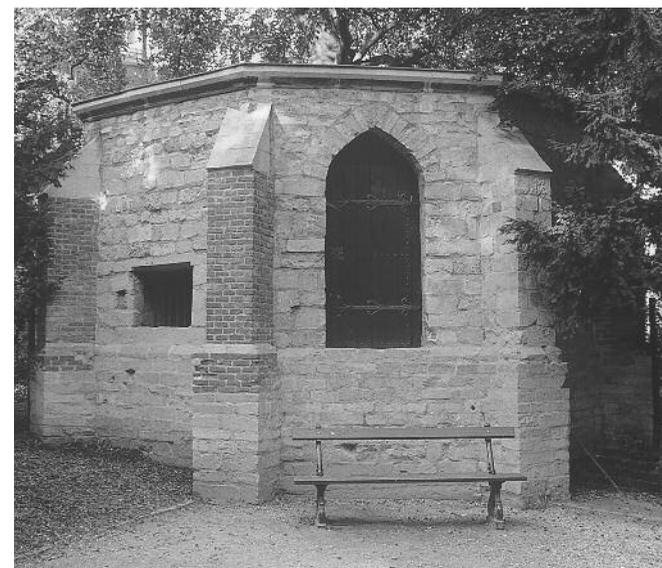
La statue de Peter Pan, héros du conte de Sir James Barrie, fut offerte par le sculpteur G. Frampton aux enfants de Bruxelles à la suite de la Première Guerre mondiale. Avec ses lapins, ses écureuils et Wendy, le

socle nous fait entrer dans le monde de l'enfant qui ne voulait pas grandir. Datant de la Deuxième Guerre, les impacts de balles nous ramènent à une autre réalité.

La statue de Charles-Joseph de Ligne fut réalisée par John Cluysenaer et inaugurée en 1935 à l'occasion du deux centième anniversaire de la naissance de ce prince.



Comme il est habituel pour une orangerie, l'éclairage est assuré, au sud, par six portes-fenêtres en plein cintre.



Le *Grote Pollepel*, puits gothique de plan octogonal.

Dans le parc subsistent des colonnes, seuls vestiges de la maison de jonction détruite par l'incendie de 1892.



Un ensemble 1900



Le n° 56 rue aux Laines est décoré d'éléments faisant partie du vocabulaire gothique : au rez-de-chaussée, le chanfrein du soubassement, le larmier et le fleuron qui surmontent la porte d'entrée, les baies à croisillons avec vitraux au premier étage, la bretèche, les colonnettes géminées entre les fenêtres, le remplage de leurs allèges et impostes, les gargouilles et, au pignon à rampants, ses crochets, acrotères, pinacles et fleurons.

À la fin de la Première Guerre mondiale, les vingt-six maisons construites en bordure du parc après l'incendie de 1892 devinrent la propriété de la Ville de Bruxelles et ne firent d'abord l'objet d'aucune attention. Mais le projet de les démolir et de les remplacer par des bureaux ou par le musée d'Art moderne se concrétisa de plus en plus. Entre-temps, la Ville avait vendu vingt-deux de ces maisons à une société privée et, en 1980, la Régie pour l'Aménagement de l'Agglomération de Bruxelles les racheta et les céda comme logement à des particuliers.

Sur une profondeur de 18m, chaque parcelle est large de 6,5m à 7,5m. Les maisons ont ainsi une typologie bruxelloise, haute et étroite. Chaque niveau est composé d'une large travée de trois pièces en enfilade ainsi que d'une travée de circulation qui comprend des entresols et des pièces de service. Les façades sont en pierre à l'exception des numéros 38 et 40, construits en briques. Sur un haut soubassement en pierre bleue, traité en bossage ou à refends, se développent une façade de trois étages et un niveau d'attique d'inspiration classique. Le décor mêle la pierre bleue – pour les consoles, les éléments constructifs et d'angle – et la pierre blanche. Les pilastres d'ordre colossal et les entablements puissants rythment la composition agrémentée de



quelques frises et cartouches. Les fenêtres, hautes et étroites, sont en majorité rectangulaires mais quelques-unes s'achèvent par un plein cintre. La verticalité des lignes, le jeu des couleurs et le rappel de l'architecture gothique (fenêtres du n° 52) ou palladienne (composition des baies du n° 24) témoignent de l'éclectisme du temps. Le parc ne suivant pas la pente de la rue aux Laines, l'architecte Low a placé l'étage des mansardes vers la façade avant ou vers l'arrière du bâtiment pour rattraper la différence de hauteur.

Avant d'arriver à la rue actuelle du Grand Cerf, le mur construit au XVI^e siècle le long de la rue aux Laines était prolongé par des maisons dont il reste des souvenirs dans les archives et sur les plans d'époque. On y trouvait la fauconnerie qui sera transformée en buanderie puis en une maison de secours pour les pauvres de la paroisse. Il existait aussi la maison dite de Jean-Baptiste Rousseau où celui-ci aurait logé comme hôte du duc et qui devint ensuite le pensionnat Geeroms, avant de disparaître. Lorsque Voltaire revint à Bruxelles en 1739 avec la marquise du Châtelet, ils logèrent, dit-il, dans une « petite maison (...) rue de la Grosse Tour (...) dans le quartier le plus retiré de la ville. » Tout porte à croire que la localisation, la plus souvent citée, du coin de la rue aux Laines et de la rue du Grand Cerf, est exacte. Le n° 56 date de 1901 et a été conçu en style néogothique par l'architecte Maurice Van Ysendijck, auteur de l'hôtel communal de Schaerbeek.

Le passage Yourcenar.

Un alignement de maisons éclectiques.

Des maisons qui revivent après avoir été longtemps menacées de démolition.

Elles furent cédées à des particuliers, à des conditions strictes de restauration.

De la rue du Grand Cerf à la rue des Quatre Bras

La maison située au coin de la rue du Grand Cerf fut réalisée, ainsi que les deux maisons voisines, par l'architecte Jules Barbier (1865-1910). De style néo-Renaissance flamande, elle est pourvue d'une tourelle circulaire, coiffée d'une flèche pyramidale à double bulbe. Des bandeaux en pierre scandent la façade au niveau des seuils, des traverses et des linteaux des fenêtres. Celles-ci sont surmontées d'un arc de décharge à claveaux alternés en brique et en pierre et leur piédroit est garni de deux harpes. Les éléments décoratifs néo-Renaissance se retrouvent dans le large bandeau garni de balustres aux allèges, entre les deux premiers niveaux, dans les pilastres en gaines entre les fenêtres de la tour au premier et au deuxième étage, dans le pignon et ses amortissements avec vase sur volute, ainsi que dans le pinacle et les ancres en fleuron. Une construction d'un seul niveau, à toiture plate et balustrade, relie la maison d'angle à sa voisine d'architecture identique mais de proportions plus réduites.

J. Barbier, élève de Van Ysendijck, restaurateur de nombreux monuments anciens, qui garde à travers l'Art nouveau « des éléments traditionnels empruntés à la Renaissance flamande », apporta en 1900 la preuve de cette conception plus novatrice avec la construction du n° 6 de la rue du Grand Cerf; l'ancienne galerie d'art *Leroy frères*. La partie à gauche de l'entrée, avec la fenêtre du rez-de-chaussée, la lucarne passante à allège enduite et peinte ainsi que les sgraffites (aujourd'hui incomplets), est influencée par l'Art nouveau géométrique. Cette façade asymétrique utilise la pierre bleue en bandeaux et en éléments décoratifs ainsi que la brique de couleur grise.

Les numéros 8, 10, 12 et 14 forment un ensemble de trois maisons dans la veine néoclassique. L'hôtel de maître de quatre travées et de trois

À cet emplacement, sans doute, logea Voltaire.



niveaux (le n° 14) remonte aux environs de 1830 et offre un exemple caractéristique de cette époque. Au coin du boulevard de Waterloo, au n° 21, une maison néoclassique construite peu avant 1830 a été réaménagée; une taverne au décor typique et aux beaux vitraux l'a animée jusqu'en 2000. Un boulet de canon encastré à l'angle de sa façade rappelle la révolution de notre pays.

Les rues du Grand Cerf et des Quatre Bras n'étaient autrefois que des culs-de-sac menant aux remparts. La première, l'ancienne *impasse du Cerf*, créée vers 1700, était fermée par une porte afin d'empêcher les fraudeurs à l'octroi de faire pénétrer leurs marchandises en ville. Elle donnait également accès au cimetière des protestants, établi le long du rempart près de la Grosse Tour. Quant à la seconde, qui se nommait jadis *rue du Cygne* ou *de la Grosse Tour*, elle reçut au XIX^e siècle son nom actuel de Quatre Bras, en souvenir de la bataille qui précéda celle de Waterloo. La Grosse Tour, située à l'actuelle place Louise, fut détruite en 1807 mais ses ruines subsistèrent jusqu'après 1830.

Entre ces deux rues, le terrain avait appartenu en premier lieu à la famille Cotereau qui possédait aussi l'hôtel de Jauche, puis aux Bournonville, anciens propriétaires de l'hôtel de Merode-Westerloo. Urbanisé, l'ensemble fut traversé de ruelles. L'une d'entre elles, appelée *impasse de la Grosse Tour*, de *Saint-Martin* ou *allée des Jésuites*, reliait les rues actuelles du Grand Cerf et des Quatre Bras. Une autre, l'*impasse des Laines* ou *de la Grive*, donnait accès à une cour intérieure. Dans cet îlot, une école privée, l'*Institution des Demoiselles de Madame Geernaert*, fit place en 1854 au couvent des Dames du Sacré-Cœur, remplacé depuis par un immeuble de bureaux.

Le couvent disparu des Dames du Sacré-Cœur dont le superbe jardin longeait la rue des Quatre Bras.



Les demeures seigneuriales de la rue aux Laines

Au Petit Sablon, à l'entrée de la rue aux Laines, deux constructions appelées le *Roy d'Espagne* et datées de 1601 ou 1610 attirent d'emblée l'attention. En 1706 elles devinrent la propriété de l'église du Sablon puis, en 1747, Antoine de Prez y installa une auberge *Au Roy d'Espagne*. Pendant quelques mois en 1900, le café fut le rendez-vous de la jeunesse littéraire bruxelloise. Il abrita plus récemment une collection de peintures de l'école Cobra. L'immeuble fut remis en état en 1975. Les deux pignons à gradin et la charpente d'origine illustrent parfaitement l'architecture traditionnelle du XVII^e siècle. La façade a été classée en 1967.

Les bâtiments sis aux nos 1, 7 et 9 sont de style néoclassique (1^{re} partie du XIX^e siècle). Le n° 1 est une maison de deux niveaux et de quatre travées, construite pour le duc Prosper-Louis d'Arenberg.

Les nos 7 et 9, bâtis sur trois niveaux et un étage d'attique, datent de 1832; mais, si le n° 7 offre la rigueur voulue par le néoclassicisme, le n° 9 a été décoré au début du XX^e siècle de stucs en style Louis XVI. Ces deux bâtiments jumelés sont utilisés par le Conservatoire royal de Musique.



L'architecte Mélot dessina en 1850 cette élégante maison au n° 1 de la rue aux Laines.

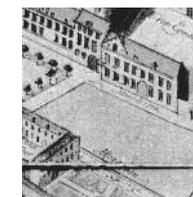
Redécorée vers 1900, la façade du n° 9 se compose de refends qui couvrent le rez-de-chaussée et montent jusqu'à la corniche sous forme de pilastres.



Les hôtels de Maldeghem et de Willebroeck

Les nos 3 et 5, riches de souvenirs historiques, constituent l'ancien hôtel de Maldeghem, propriété de la famille du même nom (H). À la fin des guerres de Louis XIV, les Pays-Bas du Sud passèrent de la monarchie espagnole à la monarchie autrichienne. Jean-Dominique de Maldeghem joua un rôle important à ce tournant de notre histoire. Bien que considéré comme « Français jusqu'au bout des ongles », Maldeghem gagna la faveur de l'Empereur et, en 1718 en qualité de lieutenant Feldmaréchal, fit partie du conseil d'État et de l'entourage du marquis de Prié, l'impopulaire représentant de Vienne. Il se révéla partisan de la manière forte lors de troubles qui secouèrent la ville et qui finirent par l'exécution de Anneessens. Sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse, Florent-Joseph de Maldeghem figurait sur la liste habituelle des invités de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. L'hôtel devint au XIX^e siècle la propriété de la famille Cornet d'Elzius du Chenois. Cette dernière fit transformer la façade vers 1850, mais le pignon nord et la façade arrière témoignent d'un noyau de construction du XVII^e siècle.

Le n° 11 présente encore un portail Louis XV du milieu du XVIII^e siècle (I). Pour avoir été acheté en 1756 par le baron J.-B. Helman de Willebroeck (1713-1781) dont la famille était originaire du nord du Brabant, il est connu sous le nom d'hôtel de Willebroeck. En 1860, le



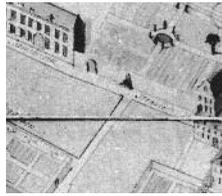
(H) (I)

À l'ancien hôtel de Maldeghem, l'architecte Mélot exécuta des travaux de transformation qui nous montrent une façade néoclassique enduite, garnie d'éléments horizontaux tels que le chanfrein du soubassement et un cordon qui passe au niveau des seuils des fenêtres du premier étage.

Au XIX^e siècle, une façade néoclassique a rhabillé l'hôtel de Willebroeck au n° 11 de la rue aux Laines.



comte 't Serclaes-Tilly, ancien chambellan de Guillaume 1^{er} de Hollande, y habita. Ce bien est également devenu une dépendance du Conservatoire.



(J) (K) (L)

L'hôtel de Lannoy

À côté, au n° 13, s'étend dans sa pureté classique l'hôtel de Lannoy (J). Il fut acheté en 1768 par le comte d'Epinoÿ, gouverneur militaire de Bruxelles de 1737 à 1755. En 1833, la résidence fut reprise par le comte Gustave de Lannoy, grand maître de la maison du duc de Brabant, futur Léopold II.

Cet imposant hôtel de maître est constitué, sur un plan en U, de trois ailes à deux niveaux sous un toit à la Mansart. De style Louis XV, la façade à rue est longue de neuf travées et offre une composition horizontale due au soubassement, au cordon à mi-hauteur, à l'architrave et à la corniche moulurée. L'harmonie est assurée avec l'élément vertical de la travée axiale décorée de refends et encadrée de deux pilastres à chapiteau ionique qui doublent ceux placés à chaque extrémité de la façade. Au-dessus de la porte cochère et du cordon, la porte-fenêtre protégée par un larmier à clé rocaille s'ouvre sur un balcon en fer forgé. Dans la cour intérieure, le soubassement en grès, les murs de brique égayés de montants chaînés et d'un larmier laissent penser qu'une construction de style traditionnel a pu préexister. La cage de l'escalier d'honneur et sa rampe en fer forgé ainsi que les

plafonds et les cheminées du premier étage sont Louis XV tandis que le reste de la décoration a subi les aménagements de 1907-1908 dus à O. Flanneau.

Au n° 15, à l'angle de la rue Dupont, s'élevait jadis l'hôtel du baron Alexis d'Hody (K). En 1906, l'architecte B. de Lestré édifia, à son emplacement, un immeuble et les quatre maisons voisines de la rue J. Dupont. Cet ensemble témoigne de l'éclectisme du temps par la paroi en briques émaillées, les nombreux éléments architectoniques en pierre bleue, empruntés à la Renaissance et au classicisme, et par l'oriel de la rue Dupont. La façade de la rue aux Laines en apporte une

L'hôtel de Lannoy, au n° 13 de la rue aux Laines, fut construit en 1762 (millésime MDCCCLXII sur la frise) par le maître maçon Jean Massion.



preuve supplémentaire. Elle est encadrée de deux pilastres colossaux à chapiteau ionique. Le rez-de-chaussée est percé d'une fenêtre géminée. Un bow-window, rythmé par cinq colonnes qui séparent les baies rectangulaires, occupe tout le premier étage. Ces baies sont surmontées par un cordon continu d'impostes en plein cintre à clef. Les deux niveaux supérieurs sont divisés horizontalement par de puissantes moulures et verticalement par trois pilastres qui portent le fronton triangulaire au-dessus de la corniche.

L'hôtel de Beaufort

La rue J. Dupont porta successivement les noms de rue du Manège, de la Licorne, de la Folie ou de l'Enfer, *Hellestraete*. Cette dernière appellation pourrait provenir de la déformation de *Hillestraat* ou rue de la Colline (*hill* en anglais). À l'angle apparaît l'hôtel de Beaufort, hôtel de maître Louis XVI, théâtre de nombreux événements historiques (L). L'occupant le plus célèbre de cet hôtel a été Frédéric-Auguste, duc de Beaufort-Spontin (1782-1847). En 1814, les commissaires représentant l'alliance contre Napoléon réunirent des notables menés par le duc de Beaufort, le marquis d'Assche et le marquis de Chasteler. Ils nommèrent Beaufort premier gouverneur général de nos provinces. Le duc de Beaufort, fidèle à ses anciens souverains, ne souhaitait qu'une chose, le retour des provinces belges dans le giron des Habsbourg. Dans ce but, il se rendit au quartier général allié, à Chaumont. L'empereur d'Autriche ne lui cacha pas qu'il n'était pas question de reprendre la Belgique et le ministre des Affaires étrangères anglais lui fit part du projet d'union à la Hollande. Beaufort rentra découragé et démissionna. En cette fin de l'ère napoléonienne, l'hôtel de Beaufort, où logeaient le général prussien Bulow et son état-major, était fréquenté par les politiciens, les généraux et les aristocrates de toute l'Europe, réunis à Bruxelles pour ces campagnes militaires qui paraissaient sans fin. Véritable citadelle de la réaction,



Le baron d'Hody (1807-1880), qui vécut à cet endroit, fut, dans les débuts de l'indépendance belge, procureur du Roi, puis administrateur des prisons et de la sûreté publique.

Propriété en 1706 de la vicomtesse de Humbeeck, l'hôtel fut acheté en 1776 par le duc de Beaufort.





À la fin des guerres napoléoniennes le duc de Wellington, le prince d'Orange et le comte d'Artois, futur Charles X, passèrent sous ce porche.

l'hôtel servait de cadre à de somptueux dîners auxquels n'étaient jamais invités les « entachés », ceux qui s'étaient ralliés au bonapartisme, tel le duc d'Arenberg.

La Ville de Bruxelles acheta l'hôtel en 1890 pour l'hospice Sainte-Gertrude. Cette institution, créée au XII^e siècle et abolie pour un temps sous la Révolution, était antérieurement logée dans l'ancien couvent de Sainte-Gertrude, au coin de la rue du Marquis et de la place Sainte-Gudule. Déplacé dans l'hôtel de Beaufort par G. Sjongers en 1801, l'hospice se vit adjoindre, en 1896, une aile qui acheva le bâtiment rue Dupont. Après une rénovation menée en 1985 sous la conduite des architectes A. Nandancé et P. Ramon, la *Résidence Beaufort* accueille aujourd'hui quarante-cinq logements pour retraités.

Le corps de logis de l'hôtel de maître en U, construit probablement sur un noyau plus ancien, date du dernier quart du XVIII^e siècle. La longue façade de douze travées de deux niveaux sur un soubassement en pierre est enduite et peinte. Le rez-de-chaussée de faible hauteur est percé de fenêtres carrées, protégées par un grillage monogrammé « GS » qui date de la fin du XIX^e siècle. Les deux niveaux sont séparés par un cordon mouluré qui, avec la corniche parallèle, accentue l'horizontalité. La toiture en bâtière à forte pente fut garnie de deux rangées de lucarnes lors de sa restauration, alors que l'originale ne comportait que cinq oculi. Décentrée, la travée d'entrée est décorée de refends, la porte cochère en anse de panier est surmontée d'un larmier profilé, porté par des consoles. La cour intérieure reprend l'architecture de la façade principale, à l'exception des anciennes écuries qui comptent cinq travées d'un niveau et demi qui abritent une vaste salle couverte de voûtes d'arêtes enduites séparées par des arcs sans moulure qui reposent sur huit colonnes toscanes en pierre bleue. La façade du rez-de-chaussée est garnie de refends et percée de baies à arc en plein cintre à clé. Sur la rue Dupont, l'aile ajoutée pour l'hospice à la fin du XIX^e siècle comporte une façade de trois niveaux en grès et cordons de pierre bleue. Le haut soubassement permet de compenser la déclivité de la rue.

La travée axiale de l'hôtel de Lannoy est accentuée et décorée de refends.



L'hôtel de Merode-Westerloo

Alors que la rue aux Laines est sur le point d'être interrompue par le vide de la place Poelaert, se dressent à main droite les vestiges impressionnants de l'hôtel d'un puissant seigneur (O).



(O)

Les origines

L'endroit constituait un fief qui relevait de la Cour féodale de Brabant. La première mention d'une maison appartenant à un certain Pierre Spyskens date de 1491. En 1529, on y trouve l'hôtel de René de Brederode, non pas à front de la rue aux Laines mais plus bas, vers les lieux occupés aujourd'hui par la rue de la Régence et le ministère de la Justice. La famille de Brederode, originaire de Hollande-Zélande, compta parmi ses membres Renaud II, chevalier de la Toison d'or, ainsi que Henri, un des meneurs du Compromis des Nobles.

En 1556, à la mort de René, le bien passa à sa nièce Marguerite et ainsi à la famille de Mansfeld, car Marguerite était l'épouse de Pierre-Ernest de Mansfeld (1518-1604). Mansfeld fut un homme qui marqua son temps. Prince d'Empire, maréchal général des armées royales, il contribua à la victoire de Saint-Quentin contre le roi de France et à la bataille de Moncontour contre les protestants français. Sous don Juan et Alexandre Farnèse, il combattit les révoltés des Pays-Bas, fut nommé gouverneur de Bruxelles, puis gouverneur général du pays pendant les absences d'Alexandre Farnèse et au décès de ce dernier. Entre deux campagnes militaires, il développa le bien qu'il tenait de sa femme. Il acheta ainsi la maison de Pierre Spyskens, un clos de vignes du chevalier Robert Coutereau et un autre de la veuve de Simon de Quesnoy. Au milieu des terrains acquis, se trouvait l'ancienne *Montagne de la Potence* ou *vieille Justice*, en flamand *Oude Justitie* et en latin *Patibulum bruxellense*, monticule surmonté d'un moulin à vent que Mansfeld annexa à ses jardins.

Confisquée au cours des troubles aux Pays-Bas, la propriété fut, après la capitulation de 1585, non seulement rendue à son propriétaire, mais restaurée et agrandie aux frais de la ville. C'est à ce moment-là qu'elle s'enrichit de la *maison de Vésale*, située entre la rue aux Laines, la *Hellestraete* (aujourd'hui rues Dupont et Van Moer) et la

Blaerestraete, rue des Feuilles, aujourd'hui rue des Minimes. André van Wesele ou André Vésale, médecin de Charles Quint et père de l'anatomie moderne, avait acquis une fortune considérable dans l'exercice de son art. Il avait construit, à cet endroit, près de la maison de son père, une résidence importante, pourvue de galeries, de dépendances et d'un jardin. La Ville acheta la propriété à ses héritiers et l'offrit au comte de Mansfeld en reconnaissance des services rendus à Bruxelles. L'année suivante, le comte acquit le bien appelé *'t Hooghuis*, la maison haute, située entre son propre hôtel et la maison de Vésale. Il obtint ainsi à flanc de colline une vue imprenable sur toute la ville et, au-delà, sur la campagne flamande.



Certains plafonds de l'hôtel de Merode portent les monogrammes et blasons des Bournonville.

Les Bournonville

Le fils de Pierre-Ernest, Charles de Mansfeld (1547-1596), un des meilleurs capitaines de son temps, mourut au siège de Gran en Hongrie. Il avait épousé la fille de Lamoral d'Egmont, Marie-Chrétienne, qui joua un rôle primordial dans l'histoire de l'hôtel. Trois fois veuve, elle épousa successivement Oudard de Bournonville, Guillaume de Lalaing et Charles de Mansfeld. Après la mort de son beau-père, le vieux comte Pierre-Ernest de Mansfeld, Marie-Chrétienne, qui lui avait prêté de l'argent, acheta l'hôtel et l'offrit à son fils Alexandre de Bournonville, né de son premier mariage. L'hôtel passa ainsi aux Bournonville, une ancienne famille de la région de Boulogne, connue dès le XI^e siècle.

Le nouveau propriétaire, chevalier de la Toison d'or, comte de Hénin Liétard, époux de la marquise de Roubaix, racheta à Maurice de Nassau, dont le destin s'était fixé dans les Provinces-Unies, les droits sur les terres de Buggenhout, Baesrode et Saint-Amand. Nommé gouverneur de Lille, il y fit, en 1631, son entrée solennelle, dans le fracas de l'artillerie qui tirait des salves d'honneur au milieu de la noblesse, des gardes bourgeoises et des autorités locales. L'ancien hôtel bruxellois délabré ne lui convenant plus, Alexandre le fit reconstruire, ce dont témoigne une pierre datée de 1618 scellée dans la cave.

Il fut en même temps à l'origine d'une fondation pieuse, la communauté des Minimes de l'Ordre de Saint-François de Paule, à qui fut cédée l'ancienne maison de Vésale (P). La division du terrain fut faite suivant une ligne droite et parallèle à la *Blaerestraete*, devenue la rue

(P)

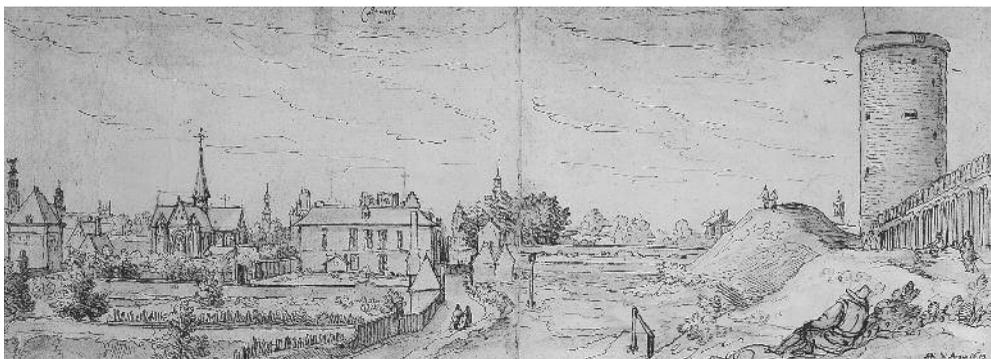


L'hôtel de Bournonville. La reconstitution de la façade, telle qu'on la voit aujourd'hui, est fidèle à la représentation qu'en fit P. Snayers au XVII^e siècle.

des Minimes. En 1675, les pères réparèrent d'ailleurs « la muraille derrière leur église et au long de la sortie et chemin du jardin de son Excellence le duc et prince de Bournonville, allant à la rue dite *Sterrestraete* ». Cette dernière est l'actuelle rue Allard.

Les troubles dans nos provinces ne finirent pas avec le XVI^e siècle car, même si l'infante Isabelle représentait sur place le souverain espagnol, la noblesse locale, frondeuse, s'estimait tenue à l'écart du pouvoir. En 1632, le gouvernement découvrit une conspiration dont faisaient partie le duc d'Aerschot, le prince d'Epinoy et leur beau-frère, Alexandre de Bournonville. Ce dernier fut le pays avant d'être condamné à mort par le grand conseil de Malines en 1634. Il mourut en exil à Lyon vingt ans plus tard. Son hôtel fut confisqué avec l'ensemble de ses biens.

Si le duc de Bournonville mourut en rebelle loin de sa patrie, son fils, Alexandre II (1620-1690), racheta la faute paternelle grâce aux services rendus à son souverain, le roi d'Espagne. Feldmaréchal, conseiller du roi d'Espagne, il fut de toutes les campagnes, combattit Turenne et fut gouverneur de Sicile, vice-roi de Catalogne et de



L'artiste italien Cantagallina représente au XVII^e siècle les différentes propriétés du duc de Bournonville. Ce dessin reproduit la Grosse Tour, à droite, l'hôtel de Bournonville et, dans le fond, l'église du Sablon. À gauche, la construction haute serait la Hooghuis, dans les jardins du duc.

Navarre. Il obtint ainsi, en 1649, la levée du séquestre sur les biens familiaux et retrouva l'hôtel paternel où il fut le dernier de la famille à résider, avec son épouse née princesse d'Arenberg. Il y fit construire notamment une fontaine dans les jardins. En 1658, l'hôtel fut annexé à la terre de Buggenhout érigée en Principauté. Au cours des séismes politiques du temps, les descendants du prince Alexandre II s'installèrent en France. Son fils y devint maréchal de camp au service du roi. La veuve de son fils épousa, en seconde noces, le fils de Saint-Simon, le célèbre mémorialiste qui décrit Bournonville comme « un homme d'honneur, fort brave qui avait beaucoup de savoir et qui ne manquait point d'esprit, mais d'un esprit tout à fait désagréable. » Il était riche, fils et petit-fils de deux hommes qui avaient beaucoup figuré sous la maison d'Autriche. La sœur et héritière de ce Bournonville épousa le duc de Duras et vendit l'hôtel de la rue aux Laines au comte d'Oignies et de Mastaing en 1731. L'hôtel changea ainsi de mains après être resté plus d'un siècle en possession de la même famille.

Un jardin sur la colline et ses hôtes

Les jardins de l'hôtel de Bournonville étaient disposés sur trois terrasses successives et se composaient de parterres, de vergers, de potagers et de pièces d'eau. Le contrat d'entretien, daté de 1694, nous permet d'imaginer leur luxe. Séparé de l'hôtel par une grille, le premier parterre de buis était orné d'arbres et d'arbustes. Plus utilitaire, le second jardin était destiné à la culture de fruits et de légumes. Un autre, à gauche, ordonnait plantes et fleurs autour d'un jet d'eau (Q).



Le long de la rue aux Laines, des parterres prolongeaient l'alignement de l'hôtel. Au centre de ce vaste domaine, sans doute du côté de la place Poelaert actuelle, se dressait une maison élégante, appelée *Beauregard*, peut-être la *Hooghuis* acquise par Mansfeld. Outre les salons et la bibliothèque, cette maison possédait un cabinet de curiosités et était entourée d'un jardin carré et clos, le *giardino secreto* de la Renaissance italienne, dont une porte donnait accès à un verger en contrebas qui séparait la propriété du couvent des Minimes. On comprend mieux le goût des étrangers pour cette résidence qui alliait les charmes de la ville et de la campagne.

Car nombreux furent les hôtes qui, de passage à Bruxelles, logèrent dans cet hôtel. En lutte avec Richelieu, la reine mère Marie de Médicis fut la France en 1631 et se réfugia quelque temps à Bruxelles. Reçue avec faste au palais par l'infante, elle désirait se retrouver chez elle malgré le luxe dont on l'entourait. L'hôtel de Bournonville, la plus grande et la plus moderne des résidences de la noblesse, était souvent délaissé par son propriétaire, en séjour dans son gouvernement de Lille, puis en exil. Marie de Médicis s'y installa et y vécut dans les honneurs. Ferdinand, cardinal infant d'Espagne, devenu gouverneur des Pays-Bas, lui rendit visite avec toute sa suite dès son entrée publique à Bruxelles. En exil lui aussi, Gaston, fils cadet de Marie de Médicis, toujours en révolte contre le roi son frère, venait chaque soir rejoindre sa mère rue aux Laines. Il y jouait gros jeu. Plus tard, la reine continua son périple et mourut à Cologne.



Logée à l'hôtel de Bournonville, Marie de Médicis, reine mère de France en fuite, se plaignait des courants d'air et des mauvaises cheminées.



L'île de l'hôtel de Merode rue aux Laines, une restitution des bâtiments d'origine.



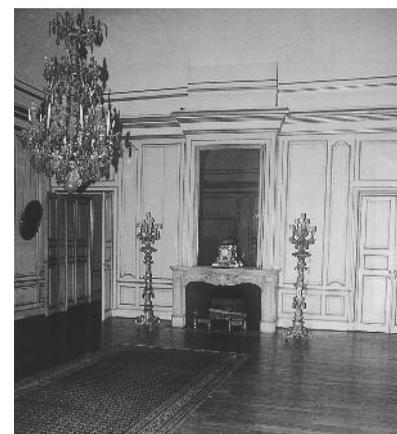
Certains plafonds du rez-de-chaussée sont ornés de divers motifs, telles des rosaces et autres grappes de fruits.

Après la veuve d'Henri IV, une autre locataire, bien connue de l'histoire et plus encore de la petite histoire, occupa les lieux: Olympe Mancini, duchesse de Soissons, nièce du cardinal Mazarin et sœur de Marie Mancini, le premier amour de Louis XIV. Veuve d'Eugène-Maurice de Savoie, elle avait été surintendante de la maison de la Reine avant d'être impliquée dans l'« Affaire des poisons ». En fuite et poursuivie par les agents de Louvois, elle se réfugia à Bruxelles et logea à l'hôtel de Bournonville. Traitée d'empoisonneuse, elle n'en conquist pas moins les faveurs du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas. Malgré sa disgrâce à la cour de France, elle reçut la visite du maréchal de Villeroi. Elle voyagea aussi en Espagne, mais elle revint à Bruxelles en 1692 pour y mourir en 1708. Le fils d'Olympe Mancini, Eugène de Savoie, devint le plus grand homme de guerre du temps. Feldmaréchal en 1693, compagnon d'armes de Marlborough contre Louis XIV, il vainquit les troupes françaises à Blenheim, Audenaerde et Malplaquet, ainsi que les Turcs sur la Theiss, à Peterwardein et à Belgrade. En rendant visite à sa mère entre deux campagnes, il fréquenta lui aussi l'hôtel de la rue aux Laines. À la fin de sa carrière, couvert d'honneurs et nommé gouverneur des Pays-Bas, Eugène de Savoie retrouva Bruxelles. Il n'exerça cependant sa charge que de loin et par procuration, faisant confiance à son représentant sur place, le marquis de Prié. Comptèrent aussi parmi les habitants de l'hôtel le feldmaréchal comte de Los Rios, le ministre plénipotentiaire Botta Adorno, le prince de Stahremberg, le ministre résident du roi d'Angleterre Fitz-Herbert et, surtout, le comte Cobenzl, qui fut

ministre plénipotentiaire entre 1753 et 1770 sous l'autorité formelle du populaire Charles de Lorraine, deux fois beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse. Pour n'être pas un prince, Charles Cobenzl y vécut cependant de façon fastueuse. Il répara et transforma la résidence en consacrant une fortune à l'aménagement des jardins. Il y installa une ménagerie, une volière, des serres, des terrasses et des pavillons décorés de boiseries, de papier des Indes et de siamoise, étoffe imitée des soies du Siam. Chaque soir, la table, couverte d'argenterie, était dressée pour une douzaine d'invités et, aux grandes occasions, le ministre plénipotentiaire, décoré de la Toison d'or, accueillait Charles de Lorraine, la noblesse du pays, le corps diplomatique et les personnages de marque de passage à Bruxelles. Les laquais en livrée de drap bleu galonnée d'argent parcouraient le vestibule. La foule titrée se pressait dans le grand salon orné d'un tableau représentant la famille impériale, dans le salon rouge de la comtesse décoré de précieux vases japonais et dans le célèbre cabinet de porcelaine, car Cobenzl, amateur de jardins, collectionnait aussi les objets d'art. Le gouverneur général lui rendait souvent visite et, à son retour, notait avec gravité dans son journal intime, en ce français purement phonétique qui était celui de l'aristocratie internationale du temps, ses gains ou ses pertes au jeu. Lorsque, en 1769, Bruxelles fêta les vingt-cinq ans de gouvernement de Charles de Lorraine, il vint devant le panorama de la ville en fête se promener dans les jardins de l'hôtel ornés de lampions et assister au feu d'artifice qui y fut tiré en son honneur. Cobenzl mourut rue aux Laines l'année suivante.



À l'intérieur de l'hôtel de Merode subsiste un extraordinaire escalier en bois, vraisemblablement d'origine.



Vues de l'intérieur de l'hôtel de Merode.



Sur cette ancienne vue panoramique prise du Palais de Justice, l'hôtel de Merode s'étend à l'avant-plan avec ses différents corps de logis.

Les Merode

Au XVIII^e siècle, l'hôtel changea une nouvelle fois de propriétaire. L'héritière des Oignies de Mastaing, Marie, princesse de Grimberghe, épousa en 1778 Guillaume-Charles (1762-1830), comte de Merode et du Saint-Empire, prince de Rubempré et d'Everberg, marquis de Westerloo. Suite à ce mariage, l'hôtel reçut sa dénomination actuelle de Merode-Westerloo. Guillaume de Merode, homme prompt et nerveux, fut pris dans la tourmente des événements qui suivirent la Révolution française. Rallié à l'Empire, il devint bourgmestre de Bruxelles et assista au sacre de Napoléon. Il garda néanmoins un esprit indépendant et, alors que tous ployaient l'échine devant le maître de l'Europe, il s'opposa ouvertement à la spoliation des biens pontificaux. À la fin de sa vie, il rejoignit les rangs de l'Union qui, groupant libéraux et catholiques, voulait l'indépendance du pays. De ses quatre fils, deux furent étroitement liés à ce processus de libération qui s'exprima dans la révolution de 1830. L'un y perdit la vie à vingt-huit ans. En effet, Frédéric de Merode, volontaire dans les rangs de la nouvelle armée nationale, fut tué en 1830 dans les combats de Berchem. Un monument à sa mémoire se dresse à la place des Martyrs. L'autre, Félix, donna au gouvernement provisoire dont il fit partie la caution de son nom qui constituait un atout auprès des puis-

sances européennes. Député au Congrès national, candidat régent, on parla de lui comme futur roi. Mais il préféra faire partie de la députation qui, à Londres, sondait les intentions de Léopold de Saxe-Cobourg, futur Léopold I^{er}. Ministre, député, ministre d'État, témoin du mariage royal à Compiègne, il fit partie des pères fondateurs du nouveau royaume. Son fils, Henri (1782-1847), fut sénateur et envoyé extraordinaire à Vienne en 1835. Son petit-fils, Charles-Antoine (1824-1892), fut sénateur en 1867 et président du Sénat à partir de 1885. Lui succéda son fils Henri (1856-1908), également président du Sénat, ministre des Affaires étrangères, ministre d'État et partisan de la reprise anticipée du Congo par la Belgique.

L'hôtel de Merode-Westerloo constitua, durant toute cette période, un des centres de la vie politique belge. On y vit aussi se dérouler les funérailles nationales des grands hommes de la famille.

L'état actuel de l'hôtel de Merode

La façade fut mise au goût du jour au XIX^e siècle, dans un style néo-classique et monumental. Son allure actuelle est le fait de sa reconstruction, en 1955, par les architectes A. et M. Courtens, d'après la représentation du XVII^e siècle qu'en donne le tableau de Snayers. La maison en briques comprend, sur un soubassement en pierre, un étage et un plus petit niveau sous la corniche. Certains éléments d'origine, tels le portail d'entrée baroque médian, les deux balcons et les deux pignons à gradins ont disparu. L'entrée est décentrée, entourée de piroits et d'un linteau en pierre bleue de remploi du milieu du XVIII^e siècle, annonçant le style Louis XV. Donnant sur la cour



Monument à F. de Mérode, place des Martyrs. Stèle Art nouveau par H. van de Velde.

L'aile place Poelaert est constituée d'un noyau de construction plus ancienne et d'un agrandissement du XIX^e siècle.



La cour intérieure de l'hôtel de Merode.

intérieure, la façade arrière a conservé son aspect néoclassique. Elle est construite en pierre blanche et la pierre bleue y a été employée pour certains éléments architectoniques comme l'arc cintré de l'entrée cochère, encadrée de deux colonnes portant un entablement.

L'aile donnant vers la place Poelaert conserve, au rez-de-chaussée, d'intéressants plafonds décorés de stuc à cartouches géométriques, délimités par deux moulures parallèles. À l'étage, la décoration des salons en enfilade illustre l'histoire de l'hôtel et porte les armes d'Othon Marie de Mastaing et de Philippine de Merode-Deinze. Les lambris et le mobilier de la salle à manger datent du XVIII^e siècle.

Au cours du XIX^e siècle, les Merode rénoverent et aménagèrent l'ancien hôtel de Bournonville, tout en cédant la quasi-totalité des jardins qui allaient servir d'assise au Palais de Justice, place Poelaert et rue de la Régence. La façade sur la place Poelaert fut transformée et des dépendances et écuries furent construites. Le bâtiment enduit comporte un corps, deux pavillons d'angle et une loggia néo-Renaissance. La grille dressée entre la place Poelaert et l'hôtel date de 1902. Au fond de la cour, l'élévation revêtue de pierre bleue s'achève par une balustrade et est garnie dans l'angle gauche d'un oriel. Cette aile se prolonge jusqu'à la rue de la Régence par un bâtiment en U qui a été rehaussé de deux niveaux et adapté, pour la fonction de bureaux, par l'architecte Courtens en 1954.



Les extensions de l'hôtel du côté des anciennes écuries.

Les hôtels voisins et leur sort

L'hôtel de la Boëssière-Thiennes (M) occupait jadis le n° 19 et celui de Merode-Deinze (N) le n° 21. En réalité, il s'agissait de biens sous-traités au vaste domaine de Bournonville au profit de deux branches cadettes de la famille de Merode.

Le domaine fut amputé du n° 21 en 1750, lorsque le comte d'Oignies, alors propriétaire de l'ensemble, le vendit à Jean, marquis de Deinze, membre d'une branche cadette des Merode et capitaine de la garde noble. L'hôtel construit à cet endroit échut finalement à Marie de Grimberghe, épouse du comte de Merode-Westerloo. Ainsi les deux biens se trouvèrent à nouveau réunis. Le n° 21 tint lieu d'annexe au grand hôtel au cours de cette période. On y célébra, en 1818, le mariage de Werner de Merode et, en 1827, celui de M^{lle} de Thiennes. Le comte Félix de Merode, ancien membre du gouvernement provisoire, y mourut en 1857. Ce « petit hôtel » fut ensuite cédé à un cousin germain, Louis de Merode.

Une autre héritière des de Merode, la comtesse de Thiennes de Lombise, se fit attribuer le terrain voisin, le n° 19. Remplaçant la bâtisse traditionnelle en briques rouges, proche de celle voisine de Merode-Westerloo, elle y construisit, en 1844, l'hôtel de Thiennes en style néoclassique, en pierre avec balcon.

Ces deux hôtels de maître furent acquis par l'État et détruits en 1956 pour y implanter le ministère des Finances. Le terrain resta longtemps vide et fut finalement occupé par un ensemble contemporain dessiné par Marc Corbiau.

La place Poelaert fut jadis un ravissant jardin qui offrait au promeneur un panorama sur l'ensemble de la ville. On pouvait y croiser les élégantes amies d'Alexandre de Bournonville, Olympe Mancini rêvant de Versailles ou les petites comtesses, familières des soupers de Charles de Lorraine. Malgré les destructions, c'est le privilège des villes qui ont un long passé que de garder en leurs murs tant de souvenirs. La pioche du démolisseur ne les supprime pas plus qu'elle n'abîme les rêves qui prirent vie rue aux Laines; celui de Françoise de Luxembourg et du comte de Mansfeld, celui de Cobenzl et du duc de Beaufort, dont une part importante s'est miraculeusement glissée jusqu'à nous pour nous permettre d'y rêver à notre tour.



(M) (N)



Le palais d'Egmont.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

BORCHGRAVE D'ALTENA, J. DE ET GHELLINCK, J. DE, « L'hôtel Merode-Westerloo », *Maisons d'hier et d'aujourd'hui*, 1969, 2, pp. 4-12.

CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES URBAINES ERU, *Rue aux Laines à Bruxelles*, Bruxelles, 1980.

EGGERICX, L., « La rue du Grand Cerf », *Nouvelles du patrimoine*, 1994, 54, pp. 26-27.

D'HOORE, W., *Le palais d'Egmont-Arenberg à Bruxelles*, Louvain-la-Neuve, 1991.

LA LOIRE, E., *Histoire des deux hôtels d'Egmont et du palais d'Arenberg*, Bruxelles, 1952.

DE MAEGD, CH., « Een zeventiende-eeuws huis met tuinen op de Wollendries te Brussel », *Monumenten en Landschappen*, 16, 1, Janvier-Février 1997, pp. 8-48.

SCHOTEL, G. D. J., « Herinneringen aan het hof van Floris I graaf van Culemborg te Brussel », Schotel, G. D. J., *Geschied-Letter-en Oudheidkundige Uitspanningen*, Utrecht, 1840, pp. 1-52.

SCHUERMANS, H., « La colonne de Culembourg à Bruxelles », *Bulletin des Commissions royales d'Art et d'Archéologie*, 1870, 9.

TRAZEGNIES, O. DE, « Histoire du palais d'Egmont », *Maisons d'hier et d'aujourd'hui*, 1982, 56, pp. 2-43.

VILLERMONT, M. DE, *Le duc et la duchesse de Bournonville et la cour de Bruxelles*, Bruxelles-Roulers-Paris, 1904.

Dans la même collection

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^E SIÈCLE GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD (FR - NL - ESP - GB)
8. ANDERLECHT LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ERASME (FR - NL)
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB) MARGUERITE, AMBIOUX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À SAINT-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWÉ (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)
22. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (FR - NL)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (FR - NL)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (FR - NL)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (FR - NL)
26. MARCHÉS DU PENTAGONE (FR - NL)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (FR - NL)
28. UCCLE, MAISONS ET VILLAS (FR - NL)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (FR - NL)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (FR - NL)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (FR - NL)
32. L'ABBAYE DE LA CAMBRE (FR - NL)
33. L'AVENUE MOLIÈRE ET LE QUARTIER BERKENDAEL (FR - NL)
34. LES CITÉS-JARDINS LE LOGIS ET FLORÉAL (FR - NL)
35. CINÉMAS BRUXELLOIS (FR - NL)
36. LA RUE AUX LAINES ET SES DEMEURES HISTORIQUES (FR - NL)
37. LE DOMAINE ROYAL DE LAEKEN (FR - NL)
38. CIMETIÈRES ET NÉCROPOLES (FR - NL)
39. HISTOIRE DES ÉCOLES BRUXELLOISES (FR - NL)
40. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PORTE DE HAL À LA PLACE ROGIER (FR - NL)
41. L'ABBAYE DE DIELEGHEM (FR - NL)
42. L'ANCIEN PALAIS DU COUDENBERG (FR - NL - GB)
43. LES IMMEUBLES À APPARTEMENTS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES (FR - NL)
44. LA CITÉ ADMINISTRATIVE DE L'ÉTAT (FR - NL)
45. L'HÔTEL COMMUNAL DE SCHAERBEEK ET LA PLACE COUGNON (FR - NL)
46. LES MAROLLES (FR - NL)
47. AU CŒUR DE FOREST ÉGLISE SAINT-DENIS, ABBAYE, MAISON COMMUNALE (FR - NL)
48. BRUXELLES ET SES CAFÉS (FR - NL)
49. LE PATRIMOINE RURAL (FR - NL)
50. LE PATRIMOINE MILITAIRE (FR - NL)
51. BRUGMANN L'HÔPITAL-JARDIN DE VICTOR HORTA (FR - NL)
52. GANSHOREN ENTREVILLE ET NATURE (NL - FR)
53. LE QUARTIER DE L'ALTITUDE CENT (NL - FR)

Collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**. Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

La rue aux Laines et ses demeures historiques

La rue aux Laines et la rue des Petits Carmes furent les témoins de la vie aristocratique bruxelloise aux XVI^e et XVII^e siècles. Entre le palais d'Egmont et l'hôtel de Merode, d'autres prestigieux vestiges du passé subsistent, témoins de la petite histoire de la ville, mais aussi de la grande histoire de l'Europe.

Découvrir le quartier de la rue aux Laines, c'est en effet fréquenter les familiers de Charles Quint et de l'archiduchesse Isabelle, comprendre à la fois les événements historiques et l'évolution des styles architecturaux.

Willem Draps,
Secrétaire d'État
chargé des Monuments et des Sites

